

## INTRODUCTION

Les textes qui sont publiés dans ce recueil ont été sélectionnés parmi trente-cinq nouvelles proposées au Jury composé de :

- **Pr. Juvénal Ngorwanubusa**, Président du Jury, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université du Burundi, écrivain
- **Mr. Joseph Butoyi**, Juré, Président de l'Association des Ecrivains du Burundi, écrivain
- **Mr. Pacifique Docile**, Juré, Maître-assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, nouvelliste
- **Dr. Adelin Mperejimana**, Juré, Professeur à l'Université du Burundi à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
- **Dr. Domitien Nizigiyimana**, Juré, Professeur à l'Université du Burundi à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines.

Nos plus vifs remerciements vont premièrement à l'endroit de l'administration de l'Université du Burundi qui a contribué financièrement pour l'aboutissement de cette seconde édition du Prix Littéraire Rumuri.

Nous tenons aussi à sincèrement remercier la Direction de la Recherche et l'Innovation à l'Université du Burundi pour la franche collaboration dans la préparation et la réalisation de cet événement.

Nous sommes très reconnaissants à l'endroit de tous les membres du Jury qui nous ont rendu un très grand service en sélectionnant avec minutie les textes en compétition.

Nous remercions également Madame l'Ambassadeur Marie-Louise Sibazuri qui nous a apporté son soutien en relisant les cinq textes primés avant la publication de ce recueil.

Que les participants à cette deuxième édition du Prix Littéraire Rumuri trouvent aussi nos sincères remerciements pour leur temps investi en rédigeant leurs textes en vue de promouvoir le rayonnement de la culture burundaise à travers l'écriture.

**Le Comité d'organisation du Prix Littéraire Rumuri**

**Aminadab Havyarimana**

## PREFACE

Lancé en 2014 à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de l'Université du Burundi, le prix littéraire Rumuri en est aujourd'hui à sa deuxième édition. L'événement est en réalité une heureuse occasion dont il convient de se réjouir et d'en féliciter l'initiateur, Monsieur HAVYARIMANA Aminadab. L'on se souviendra qu'encore sur les fonds baptismaux, ce

projet tout auréolé de beaucoup de générosité consistait à mobiliser des jeunes auteurs, des talents en herbes pour la plupart, à les convaincre de « se jeter à l'eau » pour produire du texte. La parution de cette seconde édition vient prouver que, même si des efforts soutenus restent à fournir par les uns et les autres pour répondre à un tel appel à travers diverses contributions, le pari sera un jour gagné. Des indices fiables nous le prouvent dès à présent. En témoigne la trentaine de textes qui ont été rapidement produits pour être soumis au jury de sélection, une preuve en soi tout à la fois d'un engouement et d'une disponibilité en faveur de l'entreprise d'écrire, d'abord pour soi et ensuite pour le plaisir du texte. En même temps, le constat est fait que l'exercice se révèle à la portée de la jeunesse dont une frange semble décidée à mordre au hameçon, entraînée à l'idée génératrice chère au philosophe et sémiologue Roland Barthes pour qui le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel.

Comme lors de la première édition, ce sont les vicissitudes de la vie qui ont servi de toile de fond aux cinq textes sélectionnés et à leurs auteurs.

La nouvelle « **N'oublie pas ta promesse...** » présentée par Ornella NGABIRE est celle d'une femme d'affaires, D. NSENGIYUMVA surnommée « Ouragan » pour sa haute et tonitruante prestance. Elle refuse de garder trop longtemps dans sa tête de douloureux souvenirs de sa famille sauvagement décimée et préfère s'en remettre à la promesse faite à sa mère de ne jamais se venger. C'est en effet en souvenir de cette parole donnée qu'elle s'obligera de signer un contrat d'affaires avec la personne qu'elle identifie pourtant comme le bourreau de son père et de son frère.

Le second texte s'intitule « **Un faux pas** ». Cette nouvelle produite par Augustin Bimenyimana s'inspire de l'expérience de plusieurs jeunes qui, préfèrent en faire à leur tête en tournant le dos aux conseils de leurs parents. Le narrateur nous présente ici un jeune homme qui trompe son père analphabète jusqu'à lui extorquer une importante somme d'argent qui servira à l'achat des livres appelés Face Book, Whats App, Twitter, Viber.... L'aspirant universitaire qui brûle d'envie de découvrir la capitale afin d'y goûter tous les plaisirs mondains ne tardera pas d'y expérimenter, à ses dépens, la philosophie du « carpe diem, carpe horam ». Aussitôt arrivé en ville, il change de vêtements, de coiffure jusqu'à la démarche afin de se départir de cette apparence paysanne qui lui colle sur la peau.

Il ne tardera pas hélas à se retrouver face à son corps trompé par la philosophie et la jeunesse mais également face à une conscience torturée par son ego. Comme pour la parabole de l'enfant prodige, il décide enfin de retourner au bercail, chez son père, de qui il obtiendra pardon.

Yvan Hezagira est auteur de la nouvelle intitulée « **Evasion et Péril** ». Il exprime un dilemme face auquel se trouve un jeune homme qui vient de perdre son père et qui est recueilli par une bande d'assaillants. Ceux-ci vont l'enrôler et lui font subir une formation de chasseurs d'hommes en même temps qu'ils s'appliqueront à lui formater la mémoire à coup de bâtons et de chanvre.

Comme pour le premier texte de Ngabire, « Evasion et Péril » traduit la situation délicate dans laquelle se trouve le jeune le jour où un de ses supérieurs lui propose de s'évader et de rompre avec cette vie d'atrocités. Se souvenant lui aussi de la dernière parole de son père « ne salis jamais tes mains avec le sang des humains », il optera pour l'évasion après avoir pris soin de déposer les armes et avant d'être réintégré dans la société.

Le quatrième texte s'intitule « **Une veuve en désespoir** ». Catherine, une institutrice exemplaire de son état, est aussi une mère heureuse de vivre parmi ses enfants. Elle se sent encouragée par les succès scolaires de sa progéniture qu'elle éduque rigoureusement au principe sacro-saint de l'amour du travail. Elle leur rappelle sans cesse « si vous n'étudiez pas très bien, vous n'aurez pas d'emploi, leur répète-t-elle souvent. Etudiez et lisez beaucoup, l'école est un véritable canal d'ascension sociale ».

Gloria, la benjamine de la famille trouve cependant que sa mère en fait trop en leur ressasant à tout bout de champ cette leçon devenue pour elle une véritable obsession. Profitant de la culture de débat instaurée au sein de la famille, ils se fixent en rendez-vous pour en reparler plus amplement. Ce sera un dimanche au retour de Gloria du culte. Hélas, ni le rendez-vous, ni la discussion elle-même n'auront lieu. Toute la famille a attendu Gloria en vain. Catherine, dans le désespoir ira dormir sans la moindre nouvelle de sa fille.

La nouvelle « **Pourquoi pas moi** » expose une histoire de jalousie entre jeunes filles. Capitoline, depuis son jeune âge, se sait laide, moche et très noire. Cela lui fait de la peine d'autant plus que ses camarades d'école et surtout de classe le lui font méchamment remarquer à travers d'incessantes moqueries à peine voilées. Cette situation la pousse à s'inventer un stratagème qui ne tarde pas à intriguer ses camarades devenues trop curieuses de comprendre « comment une jeune fille aussi laide qu'un corbeau peut elle aussi avoir des copains quand les plus belles filles n'en trouvent pas ».

De sérieuses investigations finissent par révéler que les prétendus succès n'étaient finalement que le résultat de ces machinations. Elle était elle-même l'auteur de ses propres lettres, un pur mensonge dont la découverte la conduit au suicide par pendaison. Un mensonge qui, comme le dit un adage africain, ne dure que le temps d'une rosée.

Félicitations aux cinq auteurs qui viennent de fournir un bel exemple de ce courage si nécessaire pour affronter la page blanche en attendant d'y coucher enfin et avec plaisir, un tas d'émotions, de souvenirs et de représentations qui résident en eux. Il leur a fallu aussi, et ce n'est pas la moindre des choses, chercher et trouver des mots pour le dire ainsi qu'une syntaxe par laquelle tous ces rêves ont été ordonnés.

Souhaitons bon vent à cette aventure du Prix littéraire Rumuri et à son initiateur de qui nous attendons désormais une abondante moisson. Bonne lecture à tous.

**Dr Domitien Nizigiyimana,**

**Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences**

**Humaines à l'Université du Burundi**

« **N'oublie pas ta promesse...** » Par Inès Ornella Ngabire

Un grand building aux vitres teintées de bleu se dressait fièrement en plein centre ville. C'était l'établissement "D COMPANY". On pouvait entendre le brouhaha des personnes assises dans la salle de réunion, attendant la personne que tous surnommaient "l'ouragan". Certes, ce n'était qu'une femme mais elle inspirait la crainte et le respect partout où elle passait. Dorothée NSENGIYUMVA était son nom mais tous l'appelaient « Madame

D ». Approchant la trentaine, grande avec un regard perçant, elle faisait trembler tous sur son passage. Elle avait construit cet empire seule et maintenant, elle gravitait dans la sphère des grands.

Ce jour-là était un grand jour pour elle et ses partenaires de l'entreprise de publicité. Elle recevait un nouveau client important, qui n'avait pas daigné décliner son identité. Le silence se fit dans le couloir et les occupants de la salle surent qu'elle arrivait. Le bruit de ses talons martelant le sol s'amplifiait à mesure qu'elle approchait. Elle pénétra dans la salle et, là aussi, le silence tomba d'un coup. Elle arborait un tailleur strict, de couleur cendre, et tenait à la main le dossier du client avec qui ils allaient peut-être conclure. Contournant la table, le visage impassible comme toujours, elle s'assit et fit face à tous.

- Bonjour, fit-elle. Belle journée pour les affaires.
- Bonjour, répondirent-ils en chœur.
- Le client n'est pas encore là ?
- Non, mais il ne saurait tarder, dit son envoyé
- Bien, attendons voir.

Au même instant, la porte de la salle s'ouvrit laissant passer un homme grand, quadragénaire à la carrure d'un ancien athlète, dont les muscles du cou jouaient sous la chemise à chaque mouvement. Il portait un costume bleu marine et une chemise écarlate non boutonnée jusqu'au bout. Son visage grave semblait n'avoir jamais esquissé un sourire. Madame D observa cet homme. Il avait un air familier mais elle ne parvenait pas à le situer précisément.

Il s'assit à cinq places d'elle. Elle n'arrivait pas à se concentrer. Son esprit vif travaillait à toute vitesse. Elle fouilla dans sa mémoire, en vain. Elle ne parvenait pas à l'identifier avec précision. L'homme se présenta comme étant François HARERIMANA.

- HARERIMANA? demanda-t-elle
- Exactement.
- Nous sommes-nous déjà rencontrés?
- Effectivement. Cependant, de l'eau a coulé sous les ponts. Une ombre avait traversé son regard en disant cela.

Elle creusa davantage ses méninges mais ne parvint toujours pas à se remémorer qui pouvait être cet homme. Il ne lui inspirait pas confiance.

Les discussions d'affaires commencèrent pendant qu'elle cherchait toujours à situer l'homme. Trois heures après, ils firent une courte pause. Madame D. s'eclipsa dans son bureau, le temps d'une tasse de café. Elle était perturbée. Une quinzaine de minutes plus tard, elle regagna la salle de réunion. Ne trouvant pas de terrain d'entente, ils remirent à plus tard la signature. Pour HARERIMANA, il fallait absolument conclure ce contrat pour l'avenir de son entreprise. Madame D, il le savait, était son unique espoir. S'il parvenait à obtenir son partenariat, les investisseurs afflueraient. Les autres étaient déjà sortis de la salle et il ne restait qu'eux deux.

- Pourrions-nous continuer les discussions cet après-midi? demanda-t-il.
- Je ne pense pas, demain c'est mieux, répondit-elle jetant un oeil à sa montre. J'ai d'autres rendez-vous que je ne peux ni supprimer ni déplacer.
- Alors, à demain. J'espère qu'on conclura et qu'il y aura votre signature en bas du contrat, dit-il en guise d'aurevoir.
- On verra, conclut-t-elle pour toute réponse.

HARERIMANA tendit la main, elle hésita un moment, puis tendit aussi la sienne. Ils se serrèrent la main et il sortit.

La journée se déroula sans entraves, comme d'habitude. Arrivée à la maison, en préparant son dîner, elle repensa à son client de la journée qu'elle n'avait pas pu identifier. A la fin du repas, elle voguait toujours dans le même état d'esprit. Comme chaque soir, elle consulta ses mails mais ne répondit cependant à aucun. Elle avait la tête ailleurs. Cela fait, elle éteignit les lumières et se dirigea vers sa chambre à coucher. Elle s'allongea mais ne s'endormit pas tout de suite. Longtemps après, elle tomba dans un sommeil agité, fit un cauchemar, et revit sa famille. Elle se réveilla en sursaut et baignant de sueur. Elle alluma la lampe de chevet et s'assit. Elle retourna vingt ans en arrière, ce jour macabre où sa vie bascula.

Le soleil était déjà haut quand elle se réveilla. Elle alla saluer ses parents qui vauquaient déjà à leurs occupations quotidiennes, et son petit frère qui s'amusait non loin. Elle rentra dans la petite hutte et prit à manger avant de ressortir pour aller chercher de l'eau et du bois. Un petit sentier en terre conduisait à l'endroit où elle ramassait le bois mort. Elle aimait l'endroit car, toujours calme, elle entendait les oiseaux chanter dans la cime des arbres. Elle fit un fagot de bois et descendit vers le ruisseau. Elle entendait déjà le bruit de l'eau. Elle avançait en faisant de petits sauts et en chantant. Elle se mit à genoux au bord pour se désalterer un peu. Elle puisait de l'eau avec un pot en terre quand elle entendit des coups de feu nourris au loin. Des voix aussi se rapprochaient. Elle vit des femmes et des enfants courir et pleurer. Les hommes derrière, ne couraient pas eux. Celui qui semblait être leur chef donna un ordre qui terrifia la petite fille. "Tuez-les tous". Elle chercha du regard un endroit où se cacher. Elle remarqua un buisson pas très loin et fila s'y dissimuler. Celui qui marchait en tête de file, elle le reconnut. C'était un de ses voisins. Une fois sûre qu'ils étaient assez loin, elle sortit du buisson et courut jusqu'à sa maison. Les hommes qu'elle avait vu en contre bas, se trouvaient chez elle. Elle regarda à travers les branchages faisant office de "rugo", et vit toute sa famille agenouillée devant eux. Son père, cet homme qu'elle avait toujours pris pour un héros, implorait pour qu'on laisse la vie sauve à sa famille.

- HARERIMANA, pourquoi fais-tu ceci? Qu'ai-je fais? Ne sommes nous pas voisins et frères?
- Moi? Ton frère? Jamais! Tu croyais garder toute cette richesse pour toi seul?
- Prends ce tu veux et laisse nous la vie sauve, s'il te plaît.
- Mais bien sûr que je vais prendre ce que je veux. Il est temps que les indésirables de votre race périssent.

Un des acolytes de HARERIMANA lui tendit une machette et il frappa son père à l'épaule. Un garçon qu'elle n'avait pas vu jusqu'ici poussa un cri.

- Papa, non! C'est notre voisin! Pourquoi fais-tu cela?
- Petit con, ils nous ont pris nos biens, et maintenant dans tout le pays les gens comme eux payent partout où ils sont.
- Mais ils ne nous ont rien pris papa, ce qu'ils ont leur appartient!
- Assez! Tais-toi.
- Ce que vous faites ne vous apportera que des malheurs, dit NSENGIYUMVA avant de rendre l'âme.

HARERIMANA se jeta sur la femme, la traîna jusque dans la hutte. Elle se débattait comme un beau diable et criait à s'époumoner. Il la giffla et elle tomba inconsciente sur le sol. C'est là

qu'il la viola. La petite Dorothée, pétrifiée, regardait la scène par un trou de la hutte. La mère de Dorothée avait recommencé à se débattre et HARERIMANA prit sa machette et lui fit une large et longue entaille au ventre. Elle perdait beaucoup de sang quand il sortit. Dorothée se glissa par le trou à l'intérieur et se mit à genou près de sa mère lui tenant la tête. Sur ses joues coulaient de grosses larmes. Elle pleurait silencieusement.

- Mon enfant, arrête de pleurer.
- Mère, ne me laisse pas. Je ne veux pas rester seule, parvint-elle à articuler entre deux sanglots.
- Non, ne fais pas de bruit, lui murmura-t-elle de peur qu'ils ne l'entendent. Elle se calma un peu mais les larmes ne cessaient d'inonder son visage.
- Ma fille, avant de partir, tu dois me promettre quelque chose.
- Que désires-tu mère?
- Je sais que tu es encore petite mais j'aimerais que tu me promettes...(elle se tut un moment, la douleur était trop forte) que malgré ce qui nous arrive, tu leur pardonneras. Ne les hais jamais et vis pour nous tous, dit-elle en levant doucement la main vers sa fille pour lui essuyer le visage. Promets-moi!
- Mère, comment pourrais-je? Ils viennent de m'enlever ce que j'avais de plus cher au monde.
- Si tu ne le fais pas, toute ta vie, tu la passeras à haïr au lieu d'avancer. Promets-moi ma fille. Jamais de vengeance.
- Mère, ce n'est pas possible.
- Où est KAGABO?
- Il est dehors, mère, murmura-t-elle en sanglots, en la secouant, voyant qu'elle fermait les yeux.
- Promets-moi Dorothée, lui demanda-t-elle encore dans un soupir.
- Oui mère, je te le promets.

Après sa réponse, sa mère la regarda, comme pour imprimer en elle la dernière image avec laquelle elle partirait. Elle caressa la joue de sa fille et lui fit un faible sourire. "N'oublie jamais ta promesse ma fille.", fut la dernière phrase qu'elle entendit de sa mère.

Elle pleurait, tenant toujours la main de sa mère, quand elle entendit des sons de voix dehors et son frère qui pleurait. Elle sortit pour se replacer derrière l'enclos et regarder. HARERIMANA battait son petit frère et ordonnait à son fils de lui démontrer qu'il était un homme. Il lui tendit une machette et le poussa vers KAGABO. Elle eu un hoquet d'horreur et plaqua sa main sur la bouche pour ne pas faire de bruit.

- Vas-y! Fais-le! l'obligeait son père.
- Père, je ne peux pas, ce n'est qu'un enfant, dit le garçon qui semblait un peu plus âgé que Dorothée.
- François! Ce sera toi ou lui. Choisis!

François leva la main prêt à abattre le petit KAGABO qui le regardait droit dans les yeux. Il tremblait de la main. Son père, derrière lui, prit sa main et la fit descendre doucement. François ne pouvait se résoudre à tuer cet enfant qui le fixait. Le père commença alors à frapper François. Sentant que son père n'arrêterait pas tant qu'il n'aurait pas fait ce qu'il lui demandait, il baissa la tête et ferma les yeux pour ne plus voir le garçon. Il frappa d'un coup et sentit du sang lui éclabousser le visage. C'était fini, il l'avait fait. Son père lui tapota l'épaule et tourna les talons, les autres firent de même. François fit quelques pas à l'extérieur de l'enclos et se retourna pour regarder pour la première fois ce qu'il avait fait. Le garçon était allongé joue contre terre, le sang coulant de son torse, et continuant de le fixer de ses yeux

vitreux, même dans la mort. Il sut que ce regard le hanterait toute sa vie. C'est là qu'il la vit. Cette petite fille pétrifiée derrière l'enclos...

Aujourd'hui, dans son lit, elle avait fini par se rappeler et les larmes coulaient sur ses joues. L'homme qu'il lui avait semblé reconnaître, elle le connaissait. Et pour cause, il avait tué son petit frère et son père avait massacré ses parents. Comment avait-il osé venir vers elle pour quoi que ce soit? Elle essuya rageusement ses larmes et prit son téléphone. Elle appela son conseiller financier et ami qui ne devait pas encore dormir, même si l'heure était très avancée. Elle composa le numéro et entendit la tonalité deux fois, il répondit à la troisième.

- Bonsoir Paul.
- Bonsoir Dorothée.
- J'aimerais connaître l'état financier de l'entreprise de notre nouveau client.
- Eh bien, il n'est pas bien brillant. Il attend de nous sa rédemption.
- Merci Paul. Bonne nuit. J'oubliais, demain je ne viens pas, je ne me sens pas en forme.
- Es-tu malade?
- Je pense bien avoir attrapé froid.
- Mon remède tu le connais. Remets-toi vite ma chère.
- Merci Paul. Occupes-toi du client demain. A bientôt.

Elle raccrocha. Ainsi, sans elle il plongeait. Pourquoi lui donnerait-elle une perche pour s'en sortir? Elle ne lui fera pas ce cadeau. Sur cette résolution, elle se rendormit.

Son réveil sonna, elle tendit le bras et l'éteignit, elle n'avait aucune envie de se présenter au bureau. Elle releva les draps au dessus de sa tête pour mieux se câler dans le lit. Elle avait mal dormi la nuit dernière et voulait se reposer.

Au bureau, dans la salle de réunion, on attendait le client. C'était Paul NAHIMANA qui présiderait la réunion. Les cadres parlaient entre eux, certains riaient, d'autres commentaient tel ou tel événement. L'atmosphère était détendue. Une secrétaire entra et vint dire à Paul tout bas que le client et sa suite étaient arrivés. Il lui demanda de les faire entrer. Il annonça à l'assemblée qu'ils étaient là. Ils entrèrent et prirent place.

- Bonjour. N'est-elle pas là? Demanda François à Paul.
- Non. Elle est souffrante mais on peut continuer.
- Non, pourriez-vous me faire savoir quand elle sera rétablie? C'est avec elle que je voudrais négocier. Elle seule connaît son travail.

Un murmure d'indignation s'éleva dans la salle. Tous savaient que Paul, autant que Madame D, était bon dans son travail. Paul ne releva pas l'outrage.

- D'accord Monsieur, nous vous communiquerons l'information. Si vous voulez bien m'excuser, j'ai d'autres engagements qui m'appellent.

Il marcha rapidement jusqu'à la porte, faillit la claquer mais se retint. Il alla directement dans son bureau. Il s'assit, essaya de se calmer avant de prendre le combiné. Il composa le numéro du domicile de Dorothée et attendit. Personne ne décrocha. C'est au troisième essai qu'elle répondit. Sa voix était encore rauque, signe qu'elle n'avait pas encore quitté le lit.

- Désolé de te réveiller ma chère, mais il fallait que tu saches l'état des choses.
- Il n'est pas venu, c'est cela? s'inquiéta-t-elle
- Oh non. Il est venu mais...
- Mais comment est-ce que ça se fait que vous ayez déjà terminé la réunion?

- Il n'y en a pas eu. Il ne veut négocier qu'avec toi. C'est toi seule qui connais ce travail d'après ses mots.

Il y eut silence à l'autre bout du fil. Il y eut comme un bruit de froissement de draps et il sut qu'elle s'asseyait.

- Comment a-t-il pu? demanda-t-elle, parvenant à peine à contenir la colère qui l'envahissait.
- Il a demandé ou plutôt sommé d'être prévenu de ton retour. Comment vas-tu? Quand reviens-tu?
- Il veut jouer à cela? Très bien. Je suis d'humeur, répondit-elle avec malice. Je reviens demain mais laisse-le mariner un peu.
- Dans d'autres circonstances j'aurais désobéi mais maintenant je te suis, finit-il sa phrase avec un sourire pour lui même.
- Très bien alors, à demain.

Elle sortit du lit et regarda l'heure. Il était déjà dix heures. Elle se leva donc, prit une douche et se prépara un petit déjeuner. Elle s'assit devant son ordinateur avec un verre de jus et commença à répondre aux messages de la veille. Tout en répondant, elle repensa aux souvenirs qui l'avaient submergés la nuit d'avant, l'empêchant ainsi de bien dormir. Elle revit son père et une rage incontrôlable s'empara d'elle. Elle se leva d'un coup et se prépara pour sortir. Elle avait besoin de prendre l'air. Elle démarra la voiture et prit le chemin de la plage. Etant en milieu de semaine, elle était sûre de n'y trouver que très peu de personnes et c'était tant mieux.

La circulation commençait à s'intensifier. Elle alluma la radio pour essayer de se détendre un peu, vu qu'elle était coincée dans un embouteillage. Elle chercha une chaîne avec de la musique. Elle l'écoutait sans vraiment l'entendre; comme une lointaine mélodie. Elle était de nouveau dans le passé. Cette partie de sa vie qu'elle avait préféré enterrer dans un coin de sa mémoire, pour ne plus jamais s'en rappeler. Et voilà que ce même passé revenait la hanter, elle qui avait mis si longtemps à s'en défaire. Elle chemina donc doucement jusqu'à la plage. Elle se gara facilement, il n'y avait pas foule. Elle marcha sur le sable, cherchant un endroit où s'asseoir. Elle enleva ses chaussures, la chaleur du sable vint comme une caresse sous ses pieds. Elle continua à marcher et vit enfin l'endroit idéal. C'était un peu à l'écart mais assez près des vagues. Un serveur en tenue vert émeraude vint prendre sa commande. Il lui remit le menu, elle le parcourut assez rapidement et arrêta son choix sur un cocktail de fruits, non alcoolisé. Le serveur partit avec la commande, la laissant seule. Elle s'effondra en larmes. Elle, que tous craignaient et surnomaient "l'ouragan", pleurait. Une blessure qui avait mis longtemps à cicatriser s'était réouverte du jour au lendemain, sans crier gare. Elle se sentait tellement mal. Elle prit son portable et appela Paul pour qu'il la rejoigne. Elle avait besoin de parler à quelqu'un. Il décrocha directement.

- Salut Paul.
- Qu'est-ce qui ne va pas? Tu as une petite voix.
- Est-ce que tu as du temps? Je ne vais pas bien effectivement.
- Tu n'as pas pris mon remède?
- Ce n'est pas la grippe. J'ai besoin de parler. Est-ce que tu es disponible maintenant?
- J'étais en train de terminer un dossier. Le temps de passer à la banque et je suis à toi. Où es-tu?
- A la plage. Ne tarde pas.
- A tes ordres boss, répondit-il avec un rire.

Le serveur revenait déjà lorsqu'elle raccrocha. Il mit la boisson devant elle et posa près d'elle une boîte de kleenex. Il eut un regard pour dire "je pense que vous en aurez besoin". Elle fit un mouvement de la tête en signe de gratitude. Il prit alors congé d'elle. Elle sirotait son cocktail, le regard perdu dans les vagues.

Elle ne saurait dire combien de temps elle resta sans bouger. Une main sur son épaule la fit sursauter et sortir des songes. Elle se retourna et vit Paul. Il s'assit en face d'elle. Il constata qu'elle avait mauvaise mine et les yeux rougis d'avoir pleuré. Il s'inquiéta car il ne l'avait jamais vu dans cet état.

- Qu'est-ce qui t'arrive?
- Le client, je ne peux pas conclure avec lui!

Elle lui raconta alors toute l'histoire de son passé. Il semblait ébahi, n'arrivant pas à croire que son amie toujours sereine avait pu un jour traverser tout cela. Elle prit un kleenex et tampona ses yeux rougis. A la fin de son histoire, Paul la prit dans ses bras pour la consoler. Elle tenta de se dégager avant de se laisser finalement aller sur cette épaule amicale. Ils passèrent un moment sans parler. Lorsqu'il fut sûr que, les spasmes dûs aux pleurs, s'étaient estompés, il relâcha son étreinte et la regarda droit dans les yeux.

- Pourquoi m'avais-tu caché tout cela?
- Comprends-moi, ce n'est pas le genre de chose à quoi je pense tout le temps ou dont je veuille discuter.
- Mais en parler aurait pu atténuer cette douleur. Comment as-tu fait pour garder pour toi seule ce fardeau pendant toutes ces années? Personnellement, je n'aurais pas pu.
- Je n'avais pas la force d'en parler et voulais surtout oublier cette partie de ma vie. Je ne pensais plus avoir à faire encore avec les membres de cette famille-là!
- Que vas-tu faire alors? Vas-tu traiter avec lui?
- Je reviens demain au bureau. Ne lui dis rien cependant. Quand il appellera lui-même pour me demander, alors là, donnez un rendez-vous le jour suivant.

Une semaine s'écoula ainsi. Le conseiller de François ne passait pas un jour sans appeler au " D Company" avec toujours la même réponse: " Madame D n'est pas encore de retour". François finit par se décider à appeler lui-même et demander ce qui se passait. Comme la consigne de l'appel de François avait été donnée dans tous les services, on lui dit qu'elle était revenu le jour même et qu'elle pouvait le recevoir le jour suivant.

Il vint comme on le lui avait demandé et, arrivé dans la salle de réunion, il ne trouva personne et décida de s'asseoir en attendant. Les collaborateurs de Madame D. arrivaient un à un. Vint ensuite le tour de Paul. Madame D. n'arriva que trois quart d'heure plus tard. Elle les salua tous avec un hochement de tête. Alors ils commencèrent les négociations pour la signature du contrat. Une atmosphère électrique régnait dans la salle, presque palpable. Les propositions fusaient de partout, les chiffres aussi. Madame ne voulait pas qu'après, certains de ses collaborateurs disent qu'elle avait tout fait toute seule, alors elle les laissait donner leurs avis. Elle regardait en coin François qui semblait excédé et au bord de la crise de nerfs. Elle s'en réjouissait, elle commençait à esquisser un sourire lorsque celui-ci leva la tête et regarda en sa direction comme s'il s'était senti épié. Le sourire s'évanouit. Elle détourna la tête et retrouva l'expression impassible qu'elle avait arborée depuis le début de la réunion. Au bout d'une

heure, elle annonça que François et sa délégation devaient sortir pour qu'ils puissent se décider sur le contrat. Elle l'avait demandé de manière presque impolie. Il avait froncé les sourcils et malgré tout s'était levé et était sorti, suivi de ceux avec qui il était venu. Dans le couloir, il ne parvenait pas à garder le calme. Il faisait les cent pas de long en large comme un lion en cage. Il ne cessait de se demander si Madame D. avait fini par se rappeler de lui. Il croisait les doigts en espérant que non. Mais voyant comment elle le traitait, les doutes sur le secret de son identité étaient infimes. Mais si elle savait, pourquoi donc l'avait-elle reçu? Allait-elle conclure avec lui ou voulait-elle se venger? Tant de questions lui taraudaient l'esprit. Il avait tellement besoin de son aide. Son conseiller l'interpella deux fois avant de l'entendre.

- Tu devrais t'asseoir, tu commences à me donner le tournis.
- Désolé, je suis assez nerveux.

A l'intérieur, Madame D. écoutait ce que ses collaborateurs avaient à dire, et lorsqu'ils eurent fini, elle les mit au courant du fait qu'elle ne pouvait accepter l'accord. Elle prétextait que le prix qu'on leur proposait était trop bas. Ce n'était pas le cas, et elle ne l'ignorait guère. Elle demanda de faire rentrer ceux qui attendaient dans le couloir.

Jamais François ne s'était senti aussi nerveux. Ils entrèrent dans la salle et reprirent leurs places respectives. Il coula un regard vers Madame D. pour essayer de deviner la décision qu'ils avaient arrêtés. Elle avait les bras croisés sur la table, un demi sourire étrange sur le visage. Il sut alors que les dés étaient déjà jetés et que le contrat pour lui n'était plus qu'un souvenir. Elle posa les mains à plat sur la table et se mit debout avant de prendre la parole.

- Nous avons décidé que nous ne...elle se tut.

Elle venait tout juste de se souvenir de sa mère, de sa dernière volonté. Elle avait promis de ne pas se venger, promesse qu'elle avait oubliée. Elle se racla la gorge et reprit la parole.

- Nous serions enchanté de travailler avec votre entreprise, Monsieur HARERIMANA.

Un murmure général parcourut la salle. Elle venait de changer subitement sa position. François n'en revenait pas, il se mit alors à applaudir, suivit de la salle entière.

Après la réunion, François alla toquer à son bureau. Il voulait savoir pourquoi il y avait eu revirement. Pour toute réponse, elle lui répondit simplement que c'était la dernière volonté de sa mère.

- Alors vous vous rappelez?
- Oui.
- Et?
- Et j'ai décidé de ne pas haïr et d'avancer.
- Je voudrais m'excuser sur ce que nous avons fait.
- N'en parlons plus puisque on ne peut plus revenir en arrière pour changer quoi que ce soit. Alors autant apprendre à vivre en allant de l'avant.
- Vous avez raison. Vivons le présent, ne laissons pas le passé nous détruire. Pourrais-je vous demander quelle était cette dernière volonté?
- Ne jamais me venger, vous pardonner et vivre pleinement ma vie pour mes parents et mon frère. La vengeance ne mène nulle part, c'est un cercle vicieux.

## « Un faux pas » Par Augustin Bimenyimana

C'était un vendredi soir. Mon père, d'une probité incorruptible, une sagesse incarnée, réunit toute la famille pour lui faire part de sa résolution de me payer l'Université. J'étais le seul de ses enfants à avoir les Humanités Générales. Rusé, j'avais mis toute la journée à tromper mon père analphabète que j'aurais besoin, à l'Université, des livres appelés Face book, WhatsApp, Twitter, Viber, etc. et qui coûtaient des milliers de francs. Avec la couverture de ma mère, qui m'aimait tant et n'y comprenait rien, mon père vida le coffre-fort familial et me confia les sous. Je jurai par toutes les divinités que j'en ferai bon usage. Faux! J'avais d'autres projets. Déshonorants même. Des projets comme la course aux plaisirs corporels: séjourner avec de belles nanas dans des lieux de loisirs, manger et boire à volonté... L'internet m'avait suffisamment formé. Il fallait quitter cette contrée où la probité d'un père est synonyme de dictature absolue et condamne à vie un jeune homme sous les verrous d'une éducation à la burundaise. Le pauvre père avait vendu tout son bétail pour me tracer une vraie destination. Notez qu'avec le Certificat des Humanités Générales, je ne valais pas grand-chose. Il fallait embrasser l'univers de nouvelles connaissances. Deux millions de francs burundais en poche, le samedi, je descendis.

-Quel Washington ! Parlai-je à un homme, plutôt à moi-même en apercevant Bujumbura. J'étais ébahi en voyant de loin la capitale scintiller. Je partais à la conquête du plaisir. Le bus ne roulait pas, il volait. Moi-même je l'encourageais mentalement à être aussi rapide que l'éclair. Imaginez-vous un homme qui n'est jamais monté sur un vélo. Alors à bord d'un véhicule... Cette ville allait m'accueillir. Je serai bientôt l'hôte de cette jungle merveilleuse. Je respirai enfin l'air des vivants. On aurait dit un rescapé qui sort fort victorieux mais épuisé d'un abîme béant et sombre. Et qui jaillit dans un monde ensoleillé pour s'enivrer des parfums et jouir même de la poussière! En lisant sur les pages de mon ego, je voyais que le caractère que je revêtais contribuerait à la réalisation de mes songes. Chacun a des penchants, des goûts et un tempérament inhérents à son être. Je suis un passionné du beau. C'est naturel. Ce qui me fait souffrir, c'est vivre dans les ordures. Ce malaise est gravé dans mes veines depuis plusieurs siècles. Il me tenaillait à longueur de temps. Ses élancements me perçaient de leurs lances.

Ne fallait-il pas pousser un grand ouf pour cette promotion ? Célébrer cette chance qui venait de me sourire? Un cochon se complait dans la gadoue. Servez-lui dans un plat propre, il renverse les mets par terre pour ajouter des ordures. C'est sa façon d'être. Or, moi je suis un homme. Un jeune qui sait ce que c'est que la « cueillette du jour ». Une vie sans plaisir ? Non et non ! Avec deux millions de francs burundais, je dois mettre un terme aux siècles de patates douces.

-Jusqu'ici, il m'a été infligé une vie de chien, sans possibilité de rien y changer, regrettai-je. Mais maintenant, adieu campagne et ton règne d'obscurité. Dans mon for intérieur il n'y a qu'un seul mot: plaisirs mondains. De l'argent pour payer les instants de plaisirs, pour acheter des appétits et des appâts et le milieu où je pourrais laisser s'exprimer mes transports. Deux millions de francs burundais! Des vaches avaient été vendues pour mon plaisir. Je vibraï d'impatience de pénétrer les entrailles de cette contrée et la voiture semblait éterniser sa marche. J'avais mon sac en bandoulière comme les mercenaires qui partent à la recherche d'une autre face de la vie. La voiture s'arrêta.

-C'est à Mukaza, jeune homme. Sortez! S'écria le convoyeur. Je poussai un ouf de contentement. Le « sortez... » interrompait mon sommeil diurne dans lequel, expert, je construisais des villas en Espagne.

-Je vais goûter à toutes les sauces qu'il y aura et, comme dans tout duel, mordre ou être mordu. Je mordrai, décidai-je. Pas demain. Non, aujourd'hui! Demain ne m'appartient pas. La philosophie me l'a dit. Du *carpe diem*. Oui. Du *carpe diem*. *L'huile dont on est sûr est celui dont on est oint* dit un adage burundais.

Un nouveau monde, on l'explore en acteur et non en spectateur qui rive ses yeux à l'écran à la recherche de scènes émouvantes. On l'explore, oui, mais surtout on se noie dans sa pluie pour sentir sa chaleur ou sa froideur. Qui demande la couleur de ses entrailles, on lui dira qu'il ya du vert, du jaune,.... Telle est la réflexion d'un ami d'enfance et camarade d'école. Je décidai d'être l'acteur principal pour toutes les actions qu'il y aurait. Je jurai de ne pas retourner chez mes parents. Quelqu'un m'aida à composer un numéro de téléphone afin de joindre un ami, habitué de la ville, qui devait m'entraîner à avoir du « plaisir au vrai sens du terme ». C'est cet ami si épicurien qui m'avait suggéré la très bonne idée de cueillir le jour. Il vint dare-dare et, après m'avoir observé, il rit à en crever. Visiblement, j'avais de la poussière sur mon pantalon. Mes chaussures, vieillies par le temps, avaient des rides; et mes cheveux étaient en broussailles. Quant à ma démarche, on aurait dit celle de quelqu'un dont les doigts des pieds sont infestés de chiques.

-Vite, allons au Village market, cria t-il. Là, il était question de jeans à plusieurs motifs, des t-shirt adaptés à la réalité des jeunes citadins et des souplesses. Il fallait aussi une casquette et des lunettes fumées à porter non sur les yeux mais sur le front. Dans le salon de coiffure, une coiffure dite *jogo* m'attendait. C'est un genre de coupe qui laisse beaucoup de cheveux sur le dessus de la tête, tout en rasant sur les deux côtés. Cette coupe doit avoir été inspirée des coiffures iroquoises. De cette manière, la tête devient comme celle d'un hérisson. Comme elle était bizarre cette coiffure! Je dus aussi changer ma démarche. Et ma façon de porter le pantalon. Désormais, la ceinture ne devrait être nouée qu'au niveau des fesses. C'est le style *Pocket down* comme disent les anglophones burundais. Habillé de ma nouvelle tenue de ville et bien parfumé je partis, avec mon ami Gito, « manger de l'argent ».

-En ville mon ami, me dit Gito, on ne mange pas seul son argent. D'ailleurs, on ne saurait pas avoir de l'appétit. Pour être soi-même, il faut être accompagné par l'une de ces belles créatures que Dieu a créées pour notre plaisir. Il me chercha donc l'une d'elles. Mes rêves, interrompus par l'arrêt du bus, reprirent à vive allure: goûter à toutes les sauces, danser toutes les musiques, fréquenter tous les bals et séduire toutes les belles créatures. Non pas être mordu mais mordre.

Je ne saurais tourner ici toutes les pages de mon intimité, ni de mes sensations en ville. Savourez cette miette de mon histoire. Narrer mes témoignages de campagnard naturalisé citadin, mes hauts, mes bas, mes enfers et mes paradis pendant mes deux jours en ville, prendraient tout un siècle. Un homme à la conquête du « plaisir au vrai sens du terme » était en proie à une mort au « vrai sens du terme ». Le destin est une ligne tracée qu'on ne fait que suivre. La fille, que mon ami Gito me chercha ce samedi, était une diablesse déguisée. Mon Dieu! Elle était élancée, avait tondu ses cils et mis de la peinture rouge sur ses lèvres. Sa jupe cachait seulement ses fesses et son sexe. On pouvait facilement voir le nombril et le bas ventre. Au restaurant, elle a pris soin de manger de tout ce qui existait comme menus. Facture: trois cent mille de nos francs, sans les vins. En contrepartie à mes billets, je n'ai reçu qu'un baiser et un sourire. Ça m'a plu, certes. Je n'avais pas de mon vivant senti le goût d'un baiser. Première prouesse. Je venais de mordre.

Les actes qu'un individu pose *in situ* sont le reflet, le miroir quasi réaliste de son intérieur, de son ego. La concrétisation en actes vient justifier que tel est ce qu'il est et non ce qu'il n'est pas. Elle vient justifier le soi de quelqu'un. Si vous m'observez peindre ma vie, du moins quelques uns de ses contours avec des couleurs plus ou moins adéquates, mariées ou non, c'est parce que je suis moi-même le témoin de moi-même. Mon ego me dicte les actes. Mon ego est mon identité. Il est mon personnage. Il est omniprésent et prend plus ou moins de place dans ma conscience. C'est un personnage auquel je m'identifie. C'est la partie de moi qui sait ou qui croit savoir. C'est lui qui est en train de se juger maintenant, de témoigner, de critiquer et de se critiquer. C'est lui qui a prévu ces mauvaises manières de faire. C'est lui enfin qui me culpabilisera et qui fera que je retourne chez mon père après avoir commis tant de gaffes.

Il faut des abus ou bonnes intentions, des atteintes aux bonnes mœurs ou de bonnes conduites dans la société pour réaliser qu'un homme n'accuse pas *in petto* d'une anomalie ou s'il est normal. C'est de cette manière que l'ego se concrétise par l'ouverture de l'intérieur et se réalise par les actes bons ou mauvais. Le monde est un stade où le mal joue le bras de fer avec le bien. Les cases en blanc de mon curriculum vitae commençaient à se remplir de mésaventures voulues tandis que mon ami, qui avec ses salopes d'amies mangeait à satiété et buvait à sa soif sous ma facture, ne cessait de me signifier qu'il faut manger vite son argent car la mort nous guette.

Après-midi, je quittai le sauna pour la piscine. Histoire de faire le poisson. Autour de moi nageaient de belles créatures à moitié habillées.

-Mon Dieu, fais que j'en ai une. Je me sentis peuplé d'autres envahisseurs lointains : l'attraction et la peur, la faiblesse, la joie, l'étonnement, l'amour,... J'optai pour en draguer une malgré moi. Mais il fallut d'abord exhiber mon argent pour l'attirer et me faciliter ainsi la tâche. Après un instant de causerie, elle accéda à ma demande de sortir avec elle. Elle alla enlever son maillot de bain. 16 heures approchaient. Je m'étais loué un taxi luxueux pour tout le weekend, à trois cent mille francs burundais. Quelques minutes après, elle revint. Vous savez comment elle était ? Je vais tenter une description. Grandes lunettes aux yeux, cheveux longs défrisés, lèvres pulpeuses. Belle et fraîche visiblement. Bien parfumée. Son parfum attira des esprits qui vinrent me dicter comment j'allais mordre. Son sourire faisait chavirer mon cœur et son regard me fit perdre la tête à l'instant. Elle était vraiment douce, tendre, élégante, séduisante, coquette et émotionnelle. Son rire était une vraie mélodie que je voudrais chaque fois entendre. Je ne saurais décrire l'apparence de sa peau. Quelque chose de doré, de satiné qui retenait l'attention, quelque chose de joli qui faisait monter ma température. Ses fesses étaient arrondies et formaient une entre parenthèse. Vraiment, avec un tel derrière, nul homme ne serait indifférent. Me voyant presque foudroyé, incapable de souffler mot, elle s'improvisa bouffonne, drôle, voulut m'amuser par ses facéties. Sa thérapie finit par me faire recouvrer la santé et elle commença à me couvrir de baisers langoureux. Pas normal ça ! Elle n'avait pas de pudeur.

-Dans le taxi, ma chère ! Je ne voulais que me cacher dans la voiture car le comportement qu'elle affichait au nez et à la barbe des passants me déshabillait franchement. C'était une prostituée professionnelle. Une salope. Et vous savez, cette engeance sait par tous les moyens chercher de l'argent. Nous partîmes vers l'hôtel le plus cher de la capitale ayant le snack, l'aire de jeu, la piscine, le bar,...comme attractions. Toujours, j'avais honte des gestes indécents qu'elle osait sur moi. Il me fallut d'abord prendre de quoi inhiber cette honte : une lampée d'alcool. Comme ça, avec cet « homme » en moi, les scrupules disparaîtraient.

Nous allâmes ensuite dans la Boite de Nuit. Sous l'effet des lampes intermittentes et polychromes, j'étais devenu une lampe, une couleur. J'étais phosphorescent. Dans cet enfer terrestre, j'étais devenu quelqu'un de ce cycle infernal. Elle a essayé de manger et de boire cher. Nous avons dansé jusqu'à m'épuiser. Je suis rentré seul la nuit, saoulé et épuisé à mourir après lui avoir payé les instants de plaisir vécus ensemble. Je venais aussi de mordre. Elle resta danser jusqu'à l'aube. Quand je fus en plein sommeil, elle vint nue sur mon lit, me caressa mille fois, je lui proposai de la pénétrer et voyant l'argent que je venais de lui donner, les poulets qu'elle venait de croquer et les bouteilles qu'elle venait d'ingurgiter sur ma facture, elle répondit oui. L'acte s'accomplit sans préservatif et elle me quitta comme l'éclair.

Le dimanche matin, je constatai qu'il ne me restait que moins d'un million de francs pour le plaisir. Je me rendis compte aussi que je m'étais réveillé motivé, histoire de démontrer que cette journée pouvait aussi m'appartenir. Mais je doutais aussi de passer cette journée sans mourir. La mort me guettait. Je constate que samedi j'ai acheté whatsapp et Facebook. Il me reste Twitter et Viber pour tout livre. Je voulais aller à la messe. Impossible. Deux « hommes » en moi m'intimaient chacun ses impératifs. Un me disait : « Vas à la messe et demande pardon à Dieu ». L'autre s'y opposait : « Tu n'a rien commis comme péché ». J'optai pour ne pas y aller. Mais aussi la fatigue et l'alcool étaient à leur comble. Je restai cloué au lit pendant plusieurs heures.

Après-midi, je partis pour un autre plaisir mondain. J'avais de la chance de trouver des filles à ma convenance. Une fille m'attendait pour partager des instants romantiques. Dans le boulevard pavé, je la vis venir à moi, mignonne et sexy. J'inventai des stratagèmes pour l'avoir :

-Vous êtes bien mise mademoiselle!

-Merci, répondit-elle avec une voix angélique. C'était une autre créature bien sculptée. Impossible de jeter de l'encre sur son attraction. Il ne fallait pas aussi m'infliger un tel châtiment. J'étais pris dans ses toiles comme une mouche aveugle. Elle pourrait m'écraser à l'envie comme une punaise.

-Où est-ce que vous partez si bien mise belle fille ? Puis-je vous accompagner ?

-Volontiers.

Le reste, en cours de route. Maintenant on peut se demander quelque chose: l'argent dans la poche d'un homme communique-t-il avec les coquettes ? Pas nécessaire de décrire cette troisième fille. Les mondaines s'habillent presque de la même manière. La quasi nudité est leur champ. Ayant peut-être lu dans ma poche, ou un génie lui en ayant dévoilé le contenu, elle se jura de me faire retourner à la colline les mains vides. Un voisin de là-bas passa à côté de moi et me demanda les nouvelles de Cendajuru. Je jurai par la terre et le ciel que je n'étais que de Kiriri. Il ne fallait pas que la fille ait une idée d'où je ressortais. Je ne voulais pas louper une occasion de mordre. Mordre encore une fois.

*-L'huile dont on est sûr est celui dont on est oint.* Pas de demain. Le taxi loué pour le week-end arriva. Nous voici à bord vers San Safari Club Hôtel. A table. Menu. Commande. Elle me fit, là, son jouet. Je n'étais que son pantin. Elle me trainait comme un pion ça et là. Les clients voisins s'esclaffaient et j'ignorais que j'étais leur sujet de débat. Faible, je me laissais faire. Quelle idiotie! Comme une fille à laquelle on dirait: « Tu es belle, je t'aime » et qui se laisserait aller. Elle devient comme un enfant avec qui on accomplit un jeu d'enfant. Gamine, elle peut même t'enlever les chaussures au nez et à la barbe des *hommes*. Des baisers à gogo allaient alourdir sans doute la facture. Un couple de jeunes gens, qui y était sorti pour prendre

du lait et des sandwiches et préparer leur mariage, m'appela comme pour me demander quelque chose et me souffla : « cette fille n'est pas honnête. C'est une diablesse à l'apparence d'ange. Elle est réputée « donneuse de sexe, de virus et videuse de poche ». *Pay attention, please !*

Déjà hypnotisé, je fis la sourde oreille et je lui proposai qu'on changeât de milieu. Cette jeteuse de sorts m'avait ensorcelé. J'avais perdu tout sens commun. Je n'étais peut-être pas moi ou mon moi m'avais corrompu. Un autre « homme » dans moi était déjà maître de moi, m'intimait *ad libitum* ses ordres. J'agissais sous ses dictées depuis belle lurette et il semblait orienter ma destinée. Des fois, il m'arrivait d'en avoir assez des extravagances de ces filles coquettes, aux mœurs légères, mais pas moyen de couper court avec les relations avec elles. Les filles de chez nous, la fumée de la cuisine les rendait noires comme la suie et souillait leurs charmes. C'est de cette manière qu'il ne m'arrivait pas de confier mes transports à ces victimes de la condition humaine.

Mais aussi, le lourd poids de nos parents conservateurs nous avait condamnés à plusieurs années dans le ghetto d'une éducation traditionnelle stricte. Une proie dans mes griffes à mordre ! Rater serait un faux pas. Mon père ne tolérerait pas ces banalités, lui qui ne cessait pas de me répéter au clair de la lune et autour du feu : « Ne cours pas derrière les jupons sous le grand risque de voir de quel bois je me chauffe ». Voilà comment était né le complexe. Dans tous les milieux fréquentés, les filles draguées mangeaient comme quatre et buvaient comme des trous. Notez que dans le monde du plaisir, on paie même le vent que la Providence offre gratis.

Nous sommes en route vers chez elle. C'est courir trop de risques. Mon esprit n'en devinait qu'un : être flétri, chassé par ses parents dont j'assimilais le comportement à celui de mon père. D'autres risques, et les vrais, ne me venaient même pas à l'esprit. L'arbre sur lequel je m'accrochais était toxique. Un être que les savants n'ont jamais réussi à chasser circulait dans sa sève et ses fruits. Mais ledit arbre paraissait frais, vert et fleuri : ses fleurs odorantes et ses fruits mûrs. Il suffirait de goûter à ses fruits pour clôturer l'exercice de ma vie. Elle me dit que ses parents étaient montés dans les provinces pour saluer les leurs. Nous passâmes d'abord sur la véranda, puis au salon et enfin dans sa chambre à coucher où il y avait trop d'écrits et d'images sur le sexe. Je ne savais pas que c'était fini. Je voulais tirer parti de cette rencontre. Comme j'avais l'habitude de le chanter, demain pouvait ne plus m'appartenir. Lorsque je commençais à me déshabiller pour consommer l'acte sexuel, les mots me soufflés par les fiancés me revinrent à l'esprit. Allais-je mordre où être mordu ? Je réfléchis un peu. La vie que mon père avait réalisée pour moi allait être gâchée dans une seconde par du sexe éhonté. Je réalisai que j'avais oublié mon téléphone sur la table du San Safari Club Hôtel et trouvai un prétexte pour foutre le camp. Je la suppliai de me laisser aller le reprendre puis revenir pour la consommation de l'acte. Elle se douta que je ne reviendrai pas. Son doute était fondé. Elle était on ne peut plus excitée. Je la laissai dans sa chambre, nue comme elle était à la naissance. A force de m'habiller vite, mon portefeuille tomba à mon insu et resta dans la chambre. Tellement elle était remplie des derniers deniers familiaux.

Ce fut la fin des deux millions de francs burundais et le début de la nouvelle conception de la vie. Après déchirure du rideau qui bandait mes yeux, je réalisai que plutôt que de mordre j'avais été mordu au vrai sens du terme. Je remarquai que mon corps était couvert de blessures. Le téléphone avait été volé et le porte-monnaie aussi. Je constatai que j'étais mordu à maintes reprises et qu'à l'agonie la mort n'avait pas d'appétit pour un corps trompé par la philosophie et la jeunesse. Plusieurs *demain* m'appartenaient, certes. Ma dernière compagne m'avait dit pourtant que les agents de la Croix Rouge lui avaient refusé de sauver une vie car

son sang était souillé. Je m'en étais foutu. Payer de lourdes sommes pour mériter un baiser? Pauvre enfant prodigue. J'avais corrompu les bonnes mœurs. J'ai dilapidé en deux jours tous les sous destinés aux études. Ma troisième compagne mourut du SIDA le même lundi. Je réfléchis un peu et redoutai que j'avais couché au moins avec la deuxième fille. Non, c'était dans un rêve. Je me félicitai de n'avoir pas attrapé le virus et me désolai d'avoir été grièvement mordu plusieurs fois. Malgré les félicitations que je m'adressais, je n'étais qu'un sale chien. Chien au sens burundais du terme. Mon égo m'avait trompé. Je n'étais victime que d'une malédiction, peut-être divine, parce que j'avais honni mon père intègre. Cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil. J'ai dormi debout. J'ai regretté tout l'argent jeté par les fenêtres. J'ai maudit mon égo. Je m'injuriai comme un fou. Je m'affolai.

Le lundi, de bonne heure, je pris le bus pour retourner vers le sol qui avait vu pousser mes premières racines. J'avais d'abord pris soin d'enlever la coiffure *jogo*, de brûler la tenue qui avait contribué au gaspillage des deniers familiaux et de dire au revoir à cette jungle corruptrice de mœurs. Ce fut aussi un *au revoir* à ces filles nues qui trompent par leur apparence et dépouillent les mauvais touristes. J'étais déjà mordu. Oui. Les filles m'avaient mordu car je m'étais ignoré. Je compris que la ville est comme une forêt touffue. Y réussir c'est savoir s'y frayer ne fût-ce qu'un petit passage.

C'est une jungle qui corrompt les non-éclairés. Ils se perdent dans ce dédale et risquent la mort. Je n'avais pas d'yeux. Je venais d'en avoir deux. L'homme seul ne voit pas. Il se déboussole au moindre brouillard. Pourtant, les fiancés m'avaient éclairé. L'égo s'en est foutu. La faute à l'égo. Je compris que plusieurs *demain* pourraient m'appartenir car encore jeune. Mon moi m'avait creusé un tombeau et j'avais acheté la mort avec mes sous. Je venais de ressusciter. Les filles fréquentées inspiraient un amour sans consistance, un amour bourré de haine.

J'atterris enfin devant mon père, m'allongeai par terre, offris le fouet à sa main dure pour un châtiment mérité. Il s'y refusa. Je me courbai devant lui et lui demandai pardon plusieurs fois pour toutes les désobéissances enregistrées. Des rivières de larmes coulaient de mes yeux. Je lui signai un papier comme quoi je rembourserai tous les sous jetés par les fenêtres, après mes études. Il restait peu de chances que je fréquente l'Université. Je lui jurai allégeance pour le restant de mes jours. Il me gronda. Mais, constatant qu'il ne pouvait aller en contradiction avec la morale chrétienne qu'il ne cessait de prêcher à l'église, il me pardonna. C'était la première fois de ma vie que je commettais de telles fautes lourdes. J'étais déjà maudit de Dieu. Je devrai passer devant le prêtre pour une pénitence.

### « Evasion et péril » Par Yvan Hezagira

Depuis hier, personne ne peut sortir de sa cachette, nous avons déjà passé plusieurs nuits blanches dans une petite tranchée creusée par mon père. Nous y vivons seuls, moi et mon père. Depuis combien de temps déjà ? Je l'ignore totalement, la notion du temps n'a plus de sens pour moi. Nous sortons quelquefois pour nous approvisionner en eau et en nourriture. Je n'ai jamais eu d'amis, je ne connais que mon père. Je crois que la guerre me les a tous volés. Il est tôt le matin, je me réveille pour sortir voir la petite boule dorée qui se lève derrière les montagnes. « Un autre jour peut-être », me dis-je silencieusement. Bien sûr que je doute de pouvoir me réveiller demain, cet endroit est dangereux et personne ne l'ignore. En plus, je ne vais plus à l'école.

En m'entendant sortir, papa se réveilla puis il m'interpella :

- Hé, où vas- tu si tôt ?
- Nulle part.
- Ce n'est pas une réponse que tu me donnes là, tu le sais ?, me coupa- t-il énervé.
- Je veux voir le lever du soleil, papa; répondis- je pour le calmer.

Quelques minutes après, mon père sortit enfin pour me préparer le petit déjeuner. En allumant le feu, il ne voulut pas me demander comment j'avais passé la nuit alors, je continuai de regarder vers l'horizon, me demandant ce qu'il en avait été de la sienne. Quelques minutes passèrent, toujours silencieux, puis je décidai de parler le premier :

- Quand est-ce- qu'on va quitter cet endroit ?
- Je ne sais pas, rétorqua- t-il.
- Je souhaite qu'on parte d'ici le plus vite possible,... je veux revoir ma maman, elle me manque tellement, dis-je tristement.

En voyant mon inquiétude, il s'approcha de moi et me prit dans ses bras.

- Ça va aller fiston, on va s'en sortir, me dit-il tendrement. Je suis toujours avec toi tu sais.
- Je sais. Mais quand est-ce ..., il me fit signe de rester calme.
- Nous la verrons un jour, t'inquiètes ! répondit-il un peu perdu.

Je me rendis compte que je venais de le blesser mais avant que je ne lui présente mes excuses, il continua :

- Ecoute petit, la guerre va bientôt être sanglante, il faut te préparer aux pires cauchemars.
- Pourquoi tu me dis ça ? Tu veux me faire flipper ?, demandai-je un peu contrarié.
- Parce que la cloche va bientôt sonner. Sais-tu pourquoi nous nous cachons ici au lieu de rentrer chez nous ?
- Oui, parce que c'est la guerre.
- Et bien gamin, cette guerre ne fait que commencer. Et quand elle débarque, les hommes deviennent des animaux, tout le monde chasse l'homme comme on chasse du gibier.
- Comment sais-tu tout ça ?, demandai-je toujours contrarié
- Je le sens et ce n'est plus une question de jours mais de quelques heures seulement, me répondit-il avec tristesse.
- Ne sois pas triste papa, nous sommes des chasseurs nous aussi, personne ne pourra nous pourchasser facilement, lui dis-je confiant.
- Tu n'y comprends rien gamin, moi je veux que tu me promettes que tu seras sage et prudent.
- C'est promis, dis-je toujours contrarié.
- Ne perds pas de temps, viens manger puis tu iras me chercher de la viande si tu es vraiment un chasseur.

En mangeant, je ne pus comprendre pourquoi il ne voulait pas partir avec moi à la chasse. Alors je lui demandai ce que j'allais faire sans lui.

- Tu feras ce que tu as toujours fait mais,... écoute-moi fiston, s'il t'arrive de me perdre, n'oublie jamais qu'il ne faut pas faire la chasse à l'homme. Ne salis jamais tes mains avec le sang des humains. As-tu déjà vu un cadavre humain ?

- Non.
- Ta maman est morte quand tu étais très jeune, je t'ai élevé tout seul depuis qu'elle nous a quitté. J'espère que tu ne vas pas me décevoir après tout ce que j'ai fait pour toi. Tu m'entends?
- C'est noté papa, répondis-je, les larmes aux yeux.
- Vas-y alors et surtout... prends soin de toi. A bientôt.
- Ok, j'y vais.

Après dix minutes de marche, je me rendis compte que j'avais oublié ma lance. « Quel idiot ! », me dis-je en me grattant les cheveux. Je fis demi-tour pour aller la récupérer. Arrivé à notre tranchée, je butai sur une pierre et en me relevant je vis le corps de mon père par terre. Quelqu'un venait de le tuer. Avant même que je ne m'approche de son corps, un groupe d'hommes et d'enfants armés de grenades, de fusils, de machettes et de matraques m'encercla. Ne sachant plus comment gérer ma peur, je perdis connaissance.

En me réveillant, je remarquai que je n'étais plus dans un endroit familier puis la peur m'envahit de nouveau.

- Où suis-je ? demandai-je en ouvrant de grands yeux.
- Tu es en enfer petit, me dit un des hommes avec un rire sarcastique. Tous s'esclaffèrent.
- Non mec, il déconne. Tu es un assaillant et les assaillants tu sais où les trouver? Ils sont dans la forêt, m'expliqua un jeune homme.
- Mon père,...où se trouve-t-il ? demandai-je en pleurnichant

Avant d'avoir la réponse, un homme qui dépassait la quarantaine entra.

- Le colonel est là, garde à vous !, fit l'adolescent qui venait de me répondre.
- Relâchez! rétorqua le monsieur. Laissez-nous seuls, soldats!

Tout le monde sortit de la petite tente dans laquelle je dormais puis le monsieur reprit la parole :

- Ton père a été tué, tu ne t'en souviens pas ? Tant mieux.

Il avait un rire tellement moqueur que je compris facilement qu'il se fichait totalement de ce qui m'était arrivé. C'était un homme de grande taille, avec une moustache et un regard dur. Son sourire n'avait rien d'humain et son rire ressemblait à des aboiements.

- Vous l'avez tué bande de salauds, je vais vous massacrer, lui criai-je très en colère, les larmes aux yeux.
- Ça va passer petit, nous avons cru la même chose à ton âge. Ici, les déserteurs et les traîtres doivent toujours payer dur. Sois-en un et tu sauras comment nous les punissons. Ton père est mort parce que c'était un traître et un déserteur. Tu ne l'as jamais su ? ,...

Je ne trouvai rien à dire, je me contentai de courir dehors tout en larmes. Personne n'aurait pu trouver les mots pour me calmer, tellement j'étais en colère. Mais contre qui ? Oui, j'étais fou de colère contre tout le monde et contre moi-même surtout. Je me culpabilisai pour n'avoir pas sauvé mon père, sans pouvoir pour autant déterminer ma part de responsabilité dans tout ça. Il fallait que je trouve un coupable.

- Qui a tué mon père alors ? Montre-le-moi avant que je le trouve moi-même, m'écriai-je devant l'entrée de la tente.
- Le voilà, me répondit le monsieur en désignant du doigt l'adolescent qui venait de sortir.

Je sentis une rage effrayante en le regardant de loin. Avant que je ne bondisse sur lui, le monsieur me retint :

- Tout doux petit, tu crois qu'il va te laisser faire ? Il va te tuer dès que tu t'approcheras de lui. C'est un animal.

Ma soif de la vengeance se dissipa en croisant ses yeux noirs. Son regard était sombre comme un léopard prêt à sauter sur sa proie. Sûrement, il n'aurait eu aucune pitié de me bousiller la cervelle. Je marchai donc sur le sentier puis je décidai de m'asseoir sous un arbre. Je pris tout mon temps pour pleurer et me remémorer les moments précieux que j'avais passé avec mon père. Heureusement, personne ne vint me déranger. Deux heures plus tard, je m'étais déjà calmé quand je vis une silhouette près de moi. Avant de voir qui c'était, je reconnus la voix du tueur de mon père :

- Ce n'est pas moi qui l'ai tué,...

Après un long silence, il reprit :

- A ton âge, mon père a été décapité devant mes yeux, sous prétexte qu'il était lui aussi un traître. Après avoir assisté à cette mort atroce, ils m'ont donné le choix : les suivre ou me trancher la gorge moi-même. Qu'aurais-tu choisi si tu étais moi ? Sois un animal dès demain matin, tu en auras besoin je t'assure. Il se leva.
- Attends, on peut continuer à parler si tu veux, lui dis-je calmement.
- Non petit, il faut que tu ailles dormir, demain nous aurons des tas de choses à faire. Tu sais où dorment les nouveaux ? Me demanda-t-il.
- Non.
- Ils dorment dehors s'ils veulent prouver qu'ils ne sont pas des trouillards. Demain matin, tu devras commencer la formation avec les autres.
- Comment tu sais tout ça ?
- Je suis ton supérieur et ton formateur, me dit-il en repartant. Fais comme si tu ne m'as jamais vu si tu me croises. On ne se connaît de nulle part toi et moi.

En revenant me voir, le jeune formateur m'apporta un truc à fumer et me dit :

- Fume-moi cette merde, elle va te réchauffer avant le début de la formation.
- Merci mec, tu es génial.
- Quoi ? Qui est-ce ce mec dont tu parles ? Me demanda-t-il énervé.
- Je m'excuse vraiment, je ne sais pas comment on t'appelle par ici.
- Quand je t'appelle ou quand je te donne un ordre, tu réponds toujours par : « oui, chef ». Pigé ?
- Oui, chef !
- Alors, bonne nuit. Demain tu auras besoin de toutes tes énergies.
- Merci, chef.

Très tôt le matin, nous fumes réveillés par des coups de bâtons et des seaux remplis d'eau froide. Quand tout le monde fut debout, le formateur prit la parole :

- Allez, pauvres mauviettes, c'est l'occasion pour prouver que vous êtes des animaux plutôt qu'une bande d'asticots vulnérables, cria-t-il. Je suis le sergent-chef NANGA Charles. Depuis trois ans, je suis le formateur et le chargé de l'intégration de nouveaux recrues. J'ai aussi des tâches spécifiques comme tuer tout déserteur. D'ailleurs, ici personne ne s'échappe, personne ne se cache, ni ne parle sans mon autorisation. Les ordres sont clairs, si vous tenter de ne pas les suivre, je vous tue sur- le -champ. Si vous n'avez plus de questions, bougez vos culs bande d'idiots. Allez, allez, allez, ... !

La formation ne fut pas très longue pour moi, elle fut rude néanmoins. Nous étions une centaine au début de l'intégration mais beaucoup ont dû abandonner ou tenter de

déserteur. Chaque jour, nous avons une nouvelle notion à retenir, des kilomètres à courir dans la jungle, des dizaines de coups à encaisser. Là, beaucoup se blessèrent, d'autres succombèrent à la fatigue, au froid et aux coups de bâtons. Pour manger, la nourriture était servie par terre. Certains tombèrent malades avant la moitié de la période de formation. Ce n'était pas mon cas. Mais évidemment que comme tous les autres, j'ai eu l'idée de m'enfuir à maintes reprises, mais la peur de la mort m'en dissuadait à chaque fois. A la fin de la formation, aucun parmi les survivants ne pouvait marcher. Nous étions à bout de force mais nous étions très heureux d'avoir survécu à toutes ces épreuves. Le soir, nous prîmes place devant un gros feu de joie, nous mangeâmes des brochettes de chèvres, puis ce fut le temps de nous accueillir dans l'équipe. Le formateur prit la parole en premier:

- Soldats, aujourd'hui est un grand jour pour nous tous ici présents, commença-t-il. nous accueillons parmi nous, les nouveaux chasseurs d'homme. Ces jeunes que vous voyez ici devant vous, viennent de suivre la formation la plus dure et la plus pitoyable, faisant d'eux mi-hommes, mi-animaux. Ils ont su montrer leur bravoure et leur détermination en exécutant tous les ordres de leurs chefs et en nous prouvant qu'ils ne sont pas ici pour blaguer. Ils n'auront aucune pitié envers les traîtres. Ils vont chasser, traquer, tuer nos ennemis comme un chasseur à la poursuite du gibier. Suivant notre réglementation, ces soldats devraient recevoir une récompense tant méritée. C'est la raison pour laquelle, mon Colonel, moi, Sergent-chef NANGA Charles, numéro de la matricule 01/786/0096, je présente les noms des survivants de la plus difficile de nos formations. Ces soldats ont su prouver qu'ils méritaient d'être des nôtres. Ainsi mon colonel, j'apporte ici devant leur demande d'intégration dans l'armée des chasseurs d'homme. A vous mon colonel.
- Garde-à-vous! fit une voix.

Quand nous fîmes tous debout, le colonel se releva et nous lui fîmes un salut militaire en signe de respect puis, d'un ton dur :

- C'est un grand jour soldats, très grand surtout pour ceux qui connaissent la valeur d'un chasseur dans la jungle. Les traîtres et les déserteurs ne connaîtront jamais ce jour et si vous en croisez un,... tuez-le, ne les épargnez jamais ! Quand tu laisses à ton ennemi le droit de s'en sortir, il sera le premier à t'envoyer des balles dans le dos. Pendant cette formation, comme vous l'avez bien remarqué, seuls les animaux ont pu survivre. Les trouillards et les moins que rien essaient toujours de s'évader. Chez nous, l'arme a sa valeur quand elle a tué un gibier. Je suis sans pitié surtout quand il s'agit de punir les traîtres. Avant donc le début des cérémonies proprement dites, voici devant vous un exemple de traître qui a essayé de nous abandonner, en vain. Je lance donc un appel à tout déserteur, pour qu'il sache qu'il est impossible de partir sans ma permission. Mes soldats ne vous laisseront jamais franchir la frontière de cette forêt. Sachez aussi qu'ici, c'est chez nous. Nous vivons ici et personne ne pourra jamais nous déloger.

Après ce discours, le colonel dégaina son pistolet puis un coup sec retentit. Mon premier réflexe fut de fermer les yeux. En les rouvrant, je vis un corps inerte devant moi et le sang imbibait le sol sur lequel gisait le gamin qui venait d'être abattu.

- Je déteste les traîtres, reprit le colonel en s'essuyant le visage couvert de sang.

« Quelle mort atroce », me dis-je intérieurement.

S'approchant de moi, le colonel me demanda:

- Soldat, quels sont tes projets? Que feras-tu si tu trouves un gibier en train de quitter le campement sans notre permission ce soir ? Prends ceci d'abord, ajouta-t-il en me présentant un AK47.
- Mon colonel, mon projet est d'être sans merci. Si quelqu'un s'avise de partir, je le chasserai jusqu'à sa tombe. Je suis un chasseur et je serai toujours prêt à donner la leçon à celui qui voudra partir.

Tous ces mots sortirent de ma bouche comme si j'étais en train de prêcher. Avais-je oublié les recommandations de mon père? Je ne savais plus ce que j'étais devenu dans les jours qui avaient suivi la mort de mon père. Heureux, le colonel me prit par bras et me dit :

- Bienvenu chez toi soldat!
- Merci, mon colonel.

A la fin des cérémonies d'intégration, je pris l'initiative de faire ma première ronde, tellement j'avais envie de voir un homme mourir de mes mains. Nous avaient-ils formaté la mémoire ? Je l'ignorais. Je pris alors mon fusil et du chanvre et partis m'asseoir sous un arbre. Quelques minutes passèrent puis je sentis quelqu'un s'approcher de moi silencieusement. Avant de le charger avec mon fusil, j'entendis la voix du sergent.

- Tu ne pourras jamais les tuer tous, me fit-il en venant dans ma direction.
- Pourquoi, chef ? Demandai-je
- Quand tu auras tué ta famille, tu comprendras, rétorqua-t-il.
- Je comprendrai quoi ? Pourquoi bordel je butterais ma famille ?

Je fus contrarié par ces mots venant de la bouche de mon supérieur, je n'arrivais pas à comprendre quelles étaient ses intentions. Après un silence, il reprit :

- Savais-tu que je suis le seul à connaître les passages secrets de cette jungle, sans l'aide du colonel?
- Où veux-tu en venir? Demandai-je, l'air moqueur.

Je n'avais pas envie d'écouter ce qu'il me disait car, peut-être, s'agissait-il d'un piège qu'il voulait me tendre. Il ne fallait surtout pas y tomber.

- Je veux dire que cette vie ne me convient plus du tout, reprit-il, j'ai une idée à te proposer.
- Laquelle? Je t'écoute.
- Veux-tu tuer quelqu'un aujourd'hui? Me demanda-t-il.
- Volontiers, chef!
- Es-tu sûr que tu peux le faire?
- Certainement, chef.

Quelques minutes passèrent sans un mot. Je me demandai pourquoi il était en train de me dire tout cela, à moi. Je ne pus pourtant trouver le courage de lui faire confiance.

- A ton âge, reprit-il confiant, je me postais toujours ici et attendais le premier gars à se pointer sur cette clairière en bas de la colline. Convaincu qu'il s'était échappé, il devenait tout de suite ma proie. Je n'ai jamais loupé une cible, voilà pourquoi je suis devenu le meilleur.
- C'est ce que je désire aussi chef, je voudrai être comme toi.
- Tu voudrais être comme moi? Ne t'ai-je pas dit que je me suis toujours senti malheureux? Me demanda-t-il tristement. Cette nuit, je compte m'échapper et je vais te laisser le choix : sachant que je suis le seul à pouvoir sortir de cette forêt sans l'aide de quelqu'un d'autre, je vais partir et tu me tireras dans le dos. Sinon, tu viens avec moi et on se casse d'ici tous les deux en passant par mes sentiers secrets. Personne ne pourra nous retrouver quand nous serons partis.
- Si tu pars d'ici, je te tire dessus!
- Je suis mort depuis longtemps, me répondit-il en se relevant.
- Stop-là ou je tire ! Lui dis-je en colère
- Vas-y, tire si tu veux, me rétorqua-t-il en allant son chemin.

Je ne savais pas quoi faire. Il ne me suffisait pas de l'entendre dire qu'il était mort depuis longtemps pour le croire sur parole. Alors je décidai d'être rusé et de suivre mon instinct, comme m'avait demandé mon père.

- Tu crois que je suis facile à duper? lui demandai-je.
- Tu penses que je veux te piéger n'est-ce pas? Tu te trompes énormément. Me dit-il en continuant toujours son chemin
- N'avance plus ou je tire!
- Ne t'ai-je pas dit que je suis mort depuis trop longtemps? Me rétorqua-t-il. Tire dans mon dos si ça te chante mais sache qu'après ma mort, tu devras crever ici toi aussi.

Il avait peut être raison mais qu'allai-je faire ? Ne sachant plus comment m'y prendre, une idée me vint soudain: le suivre silencieusement jusqu'à la sortie de la forêt pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un piège tendu depuis longtemps. Après un silence, je lui dis:

- Ecoute-moi bien chef, si tu comptes déserter, saches que tu ne m'échapperas pas. Seulement si tu veux vérifier ma crédibilité, je vais te prouver que je suis très loyal envers mon supérieur. Alors, je vais te suivre mais la moindre maladresse que tu montreras te coûtera la vie.
- Marché conclu. Répondit-il tout excité.
- Relax! Est-ce qu'on a parlé de marché entre nous deux ? Lui demandai-je un peu furieux.

- Allons-y, tu me diras merci quand nous aurons quitté cet enfer. Me dit-il en continuant son chemin.

Nous partîmes derrière les buissons. Il y avait des corps de jeunes et d'adultes partout. Je commençai à trembler en pensant que quelqu'un pourrait nous voir en train de nous évader. Nous marchâmes pendant une heure puis notre marche déboucha au bord d'une petite rivière.

- Nous sommes sauvés,... fit-il en dansant. Jusqu'ici, personne n'a pu nous voir.
- Tu comptes traverser cette rivière je suppose? Lui demandai-je pour cacher mon bonheur.
- Si tu comptes rester ici et y attendre une mort certaine, je ne suis plus avec toi. Mais si tu veux disparaître avec moi, c'est le moment de vérité.

Il déposa son arme par terre et me dit:

- J'ai préparé ce plan depuis des années. Si tu ne veux pas venir, prends mon arme et tue-moi. Après la traversée de la rivière, tu me tires dessus et tu te fais repérer.

Je décidai alors de déposer le fusil à mon tour. Nous reprîmes notre chemin sans armes puis nous croisâmes des militaires en patrouille. Le port d'armes nous aurait été fatal, c'est sûr. Ils nous arrêterent et nous posèrent beaucoup de questions avant de nous livrer aux autorités administratives locales qui se chargèrent de nous réintégrer dans la société. Quelques jours plus tard, les militaires partirent en mission de sauvetage des jeunes enfants pris en otage par le colonel. Ce dernier et certains des jeunes soldats y laissèrent la vie.

FIN

### « Une veuve en désespoir » Par Egide Nikiza

Catherine est veuve depuis quinze ans. Son mari lui a laissé quatre enfants : trois garçons et une petite fille. Malgré son maigre salaire d'enseignante à l'école primaire, Catherine s'en sort bien. Elle s'occupe de sa famille et veille surtout sur sa benjamine Gloria, élève en 3<sup>ème</sup> scientifique au lycée du Lac Tanganyika. Avec le soutien de son beau-frère Dominique, employé à la SOCABU, Catherine parvient à supporter les études universitaires de ses deux fils aînés. Elvis, l'aîné de la fratrie, doit décrocher sa licence en Droit dans moins d'une année à l'université Lumière de Bujumbura. Il en est déjà à la rédaction de son mémoire. Armand, le second, est quant à lui en 2<sup>ème</sup> année de médecine à l'Université du Burundi.

Catherine s'en enorgueillit et elle est rassurée quant à son avenir. Quand je serai déclarée *persona nona grata* à la fonction publique, ce sont ceux-là qui me prendront en charge. Se dit-elle au fond d'elle-même. URUKWAVU RURAKURA RUKONKA UMWANA (Etant vieux, l'on compte sur sa progéniture).

Catherine prie pour que les deux cadets puissent emprunter le chemin de leurs grands frères. Elle ne rate jamais la messe matinale à la paroisse Sainte Anne de Musaga, à proximité de

laquelle sa famille est établie. Pour celle du soir, elle n'y va que les weekends et pendant les vacances.

Catherine n'a pas de domestique. Elle prépare elle-même le repas pour ses enfants, toujours plongés dans les notes sous son œil vigilant.

Si vous n'étudiez pas très bien, vous n'aurez pas d'emploi, leur répète-t-elle souvent. Etudiez et lisez beaucoup, l'école est un véritable canal d'ascension sociale, leur rappelle-t-elle incessamment.

Gloria, qui entend sa mère leur répéter souvent la même chanson, en arrive à vouloir chercher la raison.

Elle prie à l'église Pentecôte du Salut et le pasteur leur tient toujours un discours aux antipodes de celui de sa mère. « Dieu vous donnera tout ce dont vous avez besoin. Il ne vous laissera jamais dans le dénuement ». Ainsi les rassure le pasteur presque tous les dimanches.

« Quand vous priez pour demander quelque chose, croyez que vous l'avez reçu et cela vous sera donné (Marc 11,24) »

Gloria croit plus que quiconque en cette assertion biblique et elle la garde avec fierté. Pour ce faire, elle est dans l'incompréhension face à sa mère anxieuse et dont les propos sont toujours inquiétants.

Mais maman, pourquoi tu nous parles souvent de ce que nous aurons du mal à arracher un boulot ? demande alors Gloria à sa mère.

C'est un vendredi soir. Catherine est à table avec ses quatre enfants. Même le médecin en herbe, qui avait gagné le campus une semaine plus tôt pour la préparation de son examen, est à la maison.

Très bonne question ma fille, dit Catherine à Gloria. J'ai l'impression que tu commences à voir loin! S'exclame-t-elle avec un sentiment de satisfaction.

C'est la trêve pour le réveillon et le nouvel an. Pour ce, Catherine ne va pas diriger ses pas vers la chambre tout juste après le manger, comme elle en a l'habitude. Elle interpelle alors ses fils.

Qu'est-ce que vous en pensez les gars? Catherine les invite dans un débat qui n'est jusqu'alors qu'entre elle et sa benjamine.

Une minute s'il vous plaît ! Nous interviendrons dès que nous aurons terminé de casser la croûte, lui répond Yvan, finaliste en informatique de maintenance à l'ETS Kamenge.

Tu as raison Yvan, intervient Armand simultanément. Quoique notre sœur pose une question pertinente, mangeons d'abord et parlons-en après. NTAWUVUGANA INDYA MU KANWA (On ne parle pas avec de la nourriture dans la bouche).

Mais, je ne vous comprends pas vraiment! Lance Gloria, impatiente d'entendre ce que sa mère et ses grands frères pensent de son interrogation. Est-ce la langue qui mange ou est-ce la bouche? Leur demande-t-elle avec insistance.

Pendant tout ce temps, Elvis penche la tête vers son assiette. Taciturne, l'aîné dont la sagesse est connue de toute la famille, suit tout de même la conversation mot à mot.

Est-ce la langue qui mange ou est-ce la bouche ?

Elvis s'étonne de cette interrogation de sa sœur qu'il trouve plutôt énigmatique. Avec un air pensif, il continue toutefois à vider son assiette. C'est presque la fin du repas.

Catherine n'a pas mangé au vrai sens du terme. Elle l'a fait presque. Elle a picoré dans son assiette il y a de cela quelques minutes. Elle se contente par la suite d'une papaye au citron. Elle veut en finir avec la constipation dont elle souffre depuis la veille.

Au bout d'une dizaine de minutes, Yvan enclenche la discussion.

C'est lui qui, entre temps, doit débarrasser la table. Ils le font à tour de rôle. Exception pour la maman. Les tâches sont réparties. La maman quant à elle s'occupe de faire bouillir la marmite.

Pendant qu'il effectue ses navettes entre le salon où la famille vient de dîner et l'évier de la cuisine où se fait la vaisselle, Yvan dit à sa mère:

Maman, Gloria est non seulement ingénue mais elle boit aussi les paroles d'endormissement de ces « marchands de la Bible ».

Marchands de la parole de Dieu ! Etonnée, éberluée, abasourdie, Gloria proteste contre les propos peu amènes de son frère.

Tu dépasses les limites cher frère, lui souffle-t-elle illico. Ces gens-là sont dignes de respect. Si nous arrivons à tenir, c'est parce qu'ils prient inlassablement pour nous. Les pasteurs prient pour tout le monde et comme le bon Dieu nous aime tous, l'arrosoir divin humecte et le champ de ses fidèles et celui des pécheurs.

Ils ne sont pas vendeurs de la bible comme tu veux nous le faire croire, ajoute Gloria, protestante convaincue, qu'aucun argument ne peut vraisemblablement détourner de sa foi.

Quoi qu'Yvan vienne de faire une digression, intervient Armand, jeune catholique très pieux, je pense que son analyse vis-à-vis du comportement de certains pasteurs est vraiment objective. Et je ne vois pas alors pourquoi tu te sens personnellement attaquée, dit-t-il à Gloria.

Waouh ! Même Armand, que tout le monde prédestinait au sacerdoce deux ans plus tôt, se range derrière ma réflexion, jubile Yvan, envouté et réconforté de la réaction de son grand frère.

Armand ne peut pas soutenir sa sœur dans des propos peu réfléchis. A la fac, comme à la maison, personne ne remet en cause son intégrité. En même temps, il ne veut pas non plus l'indisposer. Alors, il essaie vainement de satisfaire à la fois son frère et sa sœur.

Eh jeune homme, s'adresse-t-il à Yvan, pourquoi affirmes-tu que je te rejoins du moment que je ne parle que de certains pasteurs ? Tu dois faire preuve de discernement, sans quoi tu serais en train de chanter victoire alors que le jeu est toujours en cours; ajoute-t-il pour ménager la benjamine.

Mais, s'exclame Catherine passionnée de la qualité de l'échange, j'ai l'impression que vous avez déplacé le centre d'intérêt de la question soulevée. La discussion est certes très intéressante cependant, vous aurez du mal à étancher la soif de votre sœur.

Jusque-là, Elvis les a tous écoutés, entendus et compris. Il a su aussi peser les arguments de tout un chacun. C'est lui d'ailleurs qui est le mieux placé pour expliquer un phénomène d'ordre social.

La maman est détentrice d'un diplôme d'institutrice D7 ;

Armand n'a que le bulletin réussi de 1<sup>ère</sup> année à la faculté de médecine ;

Yvan est sur le point de décrocher son diplôme du secondaire ;

Quant à Gloria, elle vient de commencer, il y'a juste trois mois, le cycle supérieur du secondaire.

Il n'y'a qu'une seule personne qui n'a pas encore pipé mot, dit Catherine. Et j'ai l'impression qu'elle veut se faire prier. Ajoute-t-elle, rieuse, en fixant son fils aîné.

Qui est-ce maman? Demande immédiatement le concerné.

C'est toi-même Elvis, lui répond-t-elle sans attendre une seconde.

Ok! dit Elvis que toute la famille se met habituellement à écouter aussitôt qu'il ouvre la bouche. Je ne me fais pas prier maman et je ne l'ai jamais fait surtout quand j'échange avec ma famille. Lui-dit-elle, égrenant les mots après les autres telles les perles d'un chapelet.

Avant de dire quoi que ce soit dans toute discussion, il faut écouter minutieusement les idées des uns et des autres. Elvis garde cette phrase au fond de lui-même depuis la 1<sup>ère</sup> année à l'université. Prof Silas, politologue, la répète souvent à ses étudiants et Elvis en a été un.

Pendant que vous vous exprimiez, s'adresse Elvis à sa mère et à sa fratrie, non seulement j'écoutais mais aussi cogitais sur ce que vous disiez. Que puis-je dire alors par rapport à l'interrogation de Gloria et à l'intervention du camarade Yvan? S'interroge-t-il devant ses frères qui n'ont pas vu l'heure avancer.

Il est minuit moins le quart. Cependant, personne n'est encore allé au lit. Même la benjamine et la maman, qui s'endorment généralement tôt, sont restées debout.

La discussion passionne tout le monde. Gloria est impatiente d'entendre ce que pense Elvis par rapport au chômage dont parle souvent la maman quand elle les exhorte sans répit à s'atteler aux études. Catherine, quant à elle, ne peut pas aller se coucher pendant que sa progéniture échange sur une question, qui non seulement hante les faibles et les puissants mais aussi engage l'avenir des siens auxquels elle est tant attachée.

Comme elle est en vacances depuis une décade, le temps est moins compté pour elle.

Pourtant Yvan, dont l'intervention a entraîné les autres à réagir, les implore de remettre la discussion au lendemain.

Je m'étais dit que j'allais quitter cette pièce le dernier. Néanmoins, il semble que ce doit être moi qui veuille aller dormir le premier. Leur révèle-t-il depuis le canapé sur lequel il s'est jeté aussitôt qu'il ait terminé de débarrasser la table.

Tu sollicites donc le coucher? Lui demande Catherine.

Oui maman, répond Yvan avec une voix difficilement audible.

Yvan est rentré fourbu. Il a passé l'après-midi à jouer au basketball. Aussitôt la fin de sa sieste, à 16h, il avait rejoint le terrain. Il lui est donc plus pénible de résister au sommeil qui le terrasse depuis quelques minutes.

Bon! S'exclame Catherine. Il est presque minuit et j'ai l'impression que ce n'est pas qu'Yvan qui veut aller au lit. Cependant, comme nous allons dormir sans avoir discuté le fond de la question de Gloria, c'est comme si nous gardons une dette dont nous devons nous acquitter en moins de trois jours, conclut-elle avant que chacun ne dirige ses pas vers la chambre à coucher.

Deux jours plus tard.

Nous sommes le dimanche matin. C'est le jour consacré à la prière. Excepté la benjamine, tous les autres s'abreuvent à la sainte et apostolique église catholique.

Catherine est debout dès le petit matin dans la perspective du culte de 6h30. C'est elle qui va s'occuper du ménage pendant que les siens seront allés prier à leur tour. A 6h00, Catherine est sous la douche. A 6h15, elle est en route pour l'église. Son domicile se situe à 10 min de la paroisse.

Dans moins de deux heures, elle sera de retour. Avant de partir, elle informe ses enfants, encore à moitié endormis, qu'elle va s'occuper de la cuisine mais qu'ils devront garder à l'esprit le rendez-vous de 16h pour la poursuite de la discussion de l'avant-veille.

Catherine veut que ce ne soit pas à elle seule de répondre à la question préoccupante de sa fille. Sachant que les idées de ses fils sur la question sont proches des siennes, elle cherche à inculquer à jamais à sa benjamine les propos qu'elle leur a toujours répétés. Comme je ne les vois réunis que les week-ends, se dit-elle, je dois profiter de ces moments pour qu'ils m'aident à convaincre Gloria.

Catherine débarque à la paroisse cinq minutes avant le début de la messe. Dès son arrivée, elle trempe ses doigts dans le bénitier creusé juste près de la porte, s'incline et fait le signe de la croix. Elle est entrée par la porte principale, celle qui mène tout droit à l'autel. Elle lève par la suite ses yeux pour chercher un siège. Elle s'assoie généralement non loin de l'autel. Elle regarde à gauche et à droite. Elle ne trouve aucune place non-occupée. Tout à coup, elle aperçoit une chaise vacante à proximité des choristes. Cela fait plusieurs années qu'elle a quitté la chorale mais elle fait semblant de la réintégrer, le temps d'une messe, pour pouvoir occuper la chaise vide.

Si toute homélie attire l'attention de Catherine, celle de ce dimanche n'a pas d'égale. Elle n'en croit pas ses oreilles. L'abbé centre son enseignement sur la complémentarité de la foi et la détermination au travail. On dirait qu'il était parmi nous avant-hier quand nous échangeons sur presque le même sujet, se dit Catherine au fond d'elle-même. Si Gloria était avec moi en ce moment, elle aurait pu faire la comparaison avec les enseignements de son pasteur.

La foi n'exclut pas toute sorte d'initiatives. Sont malheureux ceux qui ne travaillent pas, y compris les chrétiens qui pensent qu'ils auraient une manne tombée du ciel. Nous ne mangerons que lorsque nous aurons sué. Répète l'abbé Apollinaire dont la seule douceur de la voix suffit à convaincre les fidèles.

L'abbé Apollinaire vient fraîchement de rentrer des USA, où il s'était rendu deux ans plus tôt, en raison de son master. Il est revenu imbibé du mariage parfait entre le capitalisme et le christianisme américain. A la tête d'une paroisse, dont les chrétiens sont pauvres ou presque,

l'abbé Apollinaire s'est évertué dès sa nomination à contribuer à l'élévation du niveau de vie de ses ouailles. Entre autre en faisant passer, à travers ses homélies, des messages incitant au travail.

Aussitôt la messe finie, Catherine dirige ses pas vers son domicile. Il est presque 8h30. Elle croise Armand qui va au culte de 8h45.

Catherine va passer toute la journée à la maison avec son fils aîné. C'est à elle de s'occuper du faitout et quant à Elvis, il s'enivre comme il en a l'habitude généralement tous les dimanches matin. Elvis va à l'église rarement. Le dimanche précédent, il y est quand même allé parce que c'était le jour de Noël et que sa mère l'y avait contraint.

Catherine est de nature patiente. Cependant, ce jour-là, son œil ne quitte pas sa montre. Elle ne pense qu'à la discussion qu'elle va avoir avec ses enfants.

Cela fait plusieurs jours que je trouve Gloria sceptique par rapport à mon inquiétude en rapport avec le travail dans ce pays. Ses frères vont aujourd'hui la mettre sur la voie convenable. Se dit-elle au fond d'elle-même.

12h30, le repas est prêt. Toute la famille est installée au salon, excepté la benjamine Gloria. Elle n'est pas encore rentrée. Elle a participé à la sainte scène. Elle va arriver dans 30 minutes. Elle a annoncé son arrivée pour 13h. Gloria a envoyé un texto à sa mère. Catherine veille sur elle comme du lait sur le feu. Gloria ne quitte jamais la maison sans que sa mère ne sache exactement où elle va.

13h30 sonne et Gloria n'est pas encore à la maison. Elle n'est même pas dans les parages. Est-elle toujours à l'église ? Est-elle passée saluer une amie ? Est-elle en cours de route ? Sa mère, seule au salon pendant que les autres font la sieste, n'en sait rien. Elle essaie même de la joindre au téléphone. En vain. Elle est injoignable. Son portable est éteint.

Où es-tu ma fille ? Demande-t-elle à Gloria qui ne peut même pas l'entendre.

L'horloge affiche 14h et Gloria n'est toujours pas arrivée. Catherine commence à s'inquiéter. Elle prend son téléphone et appelle tour à tour ses sœurs auxquelles Gloria rend souvent visite le dimanche. Cela m'étonnerait qu'elle soit allée voir ses tantes sans me le dire, se dit Catherine tout en gardant l'espoir que sa fille soit en bonne santé. Mais aucune réponse à tous ses appels ne rime avec ce qu'elle voudrait entendre.

Catherine ne sait plus sur quel pied danser. Elle alerte ses fils. Il est entre temps 14h25. Elle dirige ses pas vers les chambres de ses fils. Elvis dort seul et ses deux petits frères partagent une chambre.

Réveillez-vous! Je m'inquiète pour votre sœur. Dit-elle à chaque fois qu'elle toque à la porte.

Tiens! S'exclame Yvan. Gloria n'est pas encore revenue ? Je pensais que vous nous appeliez pour la discussion.

En moins d'un quart d'heure, ils ont tous rejoint leur maman au salon. Désemparés, ils ne savent pas quoi faire. Personne ne parle à l'autre. Ils sont tous pensifs. Chacun parle avec lui-même.

Catherine égrène tout de même son chapelet. Elle a perdu le nord et le Sud. Elle a toujours été très attentive à ses enfants, particulièrement Gloria qu'elle ne quitte jamais de vue. Elle la suit, même à distance. Elle prend de ses nouvelles à chaque instant.

Il est 16 heures moins 10 minutes. Catherine ne pense toujours qu'à sa benjamine dont elle n'a aucune nouvelle depuis le message qu'elle a reçu de sa part. Plus de trois heures ont passé. Catherine se sent très fatiguée. Cependant, elle ne peut pas regagner sa chambre. L'inquiétude et le stress ne lui permettent aucun repos.

Yvan est sorti prendre l'air. Mais il ne va pas loin. Le retard inhabituel de sa sœur l'a fortement marqué. A chaque fois qu'il aperçoit une jeune fille qui passe, l'image de Gloria l'effleure.

Depuis 30 minutes, il marche à petits pas, seul, dans une ruelle quasi déserte. Yvan se lasse. L'heure avance rapidement. Le soleil va bientôt se coucher. Il retourne à la maison. Il trouve la famille désespérée. Le silence est total comme si la famille était déjà plongée dans le deuil. Gloria leur manque fortement. Son absence les marque tous.

De la discussion initialement prévue à 16h, personne n'y pense. Et cela va de soi. Toutes les pensées sont tournées vers la disparition de Gloria.

Allons-nous vraiment nous endormir ce soir ? Demande Catherine à ses fils désabusés.

Sans avoir retrouvé notre sœur! S'exclame Elvis qui, malgré son impassibilité, commence à paniquer. Je ne crois pas.

18h sonne et la famille n'a toujours pas écho de Gloria. Catherine a téléphoné à toutes ses connaissances. Mais, excepté ceux qui affirment l'avoir aperçu à l'église, aucune information fiable.

Armand est resté silencieux depuis sa venue au salon. Il s'est peut-être mis à disséquer mentalement toutes les hypothèses possibles. Il a jugé bon également d'écouter les autres.

Subitement, une idée lui vint. Il pense qu'un communiqué peut aider dans les recherches. Il faudrait qu'il soit lu dès demain matin et de préférence à la Radio Nationale. Leur suggère-t-il.

Sans attendre une seconde, Catherine réagit. Je ne suis pas de ton avis mon fils. Je ne crois pas qu'un communiqué serait vraiment efficace. Quels sont les jeunes de l'âge de votre sœur qui écoutent les communiqués ? L'interroge-t-elle.

Et si nous faisons recours au whatsapp ? Suggère Yvan à son tour. C'est ce qui est à la mode. Les jeunes se sont appropriés l'ère du numérique. Même les adultes ne sont pas restés en arrière. Depuis un certain temps, ils gardent tous les yeux rivés sur leurs Smartphones. Yvan essaie de les convaincre.

Catherine est déjà en sanglots. Les larmes coulent à flots sur ses joues. Elle ne parvient plus à se retenir. La nuit est toute noire. Ses fils s'en émeuvent. Contrairement à leur maman, ils se comportent en hommes. Ils tâchent de ne pas fondre en larmes. Ils ne veulent pas la décourager encore plus.

Il est 20h. Plus l'heure avance, plus Catherine se désespère. La famille est plongée dans une détresse sans nom. Elle ne sait pas à quel saint se vouer.

Elvis a constaté que leur maman supporte très mal l'absence de sa fille. Catherine est sur le point de s'effondrer. Alors, il se rapproche d'elle. Il lui passe les bras autour des épaules. Il lui fait des câlins. Une façon d'essayer de la reconforter. Il l'exhorte à aller dormir. Il insiste pour qu'elle garde l'espoir :

Maman, fais un effort. Même si c'est très inquiétant et incompréhensible, ne perdons pas espoir. Nous l'avons certes perdu de vue mais je sens une force qui me rassure que Gloria nous reviendra bientôt. Notre chérie, Dieu veille sur elle. Il nous la renverra. Retiens-toi. Sois forte comme tu l'as toujours été. Nous sommes à quelques heures de nous en sortir. Fais-moi confiance. Va te reposer maman chérie. La nuit nous révélera la contrée qui a osé nous la priver ce jour.

Consolée, réconfortée et confiante, Catherine dirige ses pas vers sa chambre à coucher.

### « Pourquoi pas moi » Par Jean Claude Ndayiragije

Dans la région du KIRIMIRO, il fait parfois très froid surtout pendant la saison sèche. Est-ce ce qui donne à la plupart des habitants de cette localité un visage très foncé, comme c'est le cas de Capitoline ? Celle –ci n'était pas seulement de teint très noir, elle était aussi très laide. Par conséquent, dès l'âge de la puberté, aucun garçon de son âge ne s'intéressait à elle.

Dans sa famille, elle était enfant unique. Ses parents, CANDIDUS et SOPHIE, des illettrés, menaient une vie assez difficile. Ils vivaient du travail de la terre. Quelques fois, les récoltes n'étaient pas bonnes car, à cause de la pauvreté, ils semaient sans pouvoir fertiliser leurs champs avec de l'engrais.

A l'âge d'être scolarisée, Capitoline avait été inscrite par son père à l'école primaire de cette localité, E.P. Rugero. Là, elle était totalement isolée. Elle y manquait de camarades d'école. Ils la repoussaient tous à cause de sa laideur, garçons autant que filles. Elle en souffrait énormément. Heureusement, chaque fois qu'elle rentrait, elle racontait à ses parents tout ce qui lui était arrivée à l'école. Ces derniers essayaient de la rassurer, tout en lui montrant les bienfaits de l'école, afin de calmer la situation. Il était arrivé même que Capitoline songe à désertier l'école à cause de cette situation, mais également parce qu'il lui manquait à la maison un autre modèle à suivre. De plus, comble de malheur, elle subissait à l'école des moqueries de la part de ses camarades de classe.

Un jour, un enseignant demanda aux élèves les mots de la même famille que le mot « LAID ». Au lieu de répondre à la question posée, tous les élèves éclatèrent de rire tout en regardant Capitoline. L'enseignant demanda aux élèves ce qui les faisait rire mais personne ne répondit. Plutôt, ils se mirent à rire davantage. L'enseignant ne parvint pas à savoir la cause de cette hilarité mais les élèves, eux, le savaient. Ils se moquaient de « la laideur de Capitoline ». Heureusement, malgré tout cela, Capitoline avait de bons résultats en classe.

Après les études primaires, elle fut orientée au Lycée dite « Ecole Normale des Filles de Gitega ». Cet établissement comptait beaucoup de jeunes filles très coquettes. C'est une école sous conventions Catholique. Elle était dirigée par les sœurs BENE MUKAMA, dont Sœur Bernadette était la représentante légale. Cette dernière avait des compétences en matière d'éducation des enfants et des adolescents. Elle donnait à ses élèves une liberté quasi-totale parce qu'elle était consciente qu'elles étaient majeures et avaient besoin d'autonomie pour mieux s'épanouir.

Pour cela, le 1<sup>er</sup> dimanche de chaque mois était jour de sortie. Et d'ailleurs, tous les établissements de la ville de GITEGA offraient sortie ce jour-là. C'était une bonne occasion pour les élèves de pouvoir circuler librement dans la ville. C'était également une opportunité pour filles et garçons d'échanger et de nouer des copinages romantiques propre aux milieux scolaires, ainsi que de s'offrir des cadeaux.

De retour dans les dortoirs, les jolies filles de l'ENF de GITEGA avaient l'habitude de se raconter toutes leurs aventures, depuis le commencement de la sortie jusqu'à la fin, tout en exhibant lettres, cadeaux et photos reçus des copains.

Cependant, ces belles filles ne parvenaient pas à comprendre pourquoi c'est Capitoline qui avait une multitude de lettres de différents garçons et de différents établissements, voir même de commerçants. Elles devenaient très envieuses de la voir en connexion avec beaucoup de copains malgré sa laideur.

Capitoline tenait beaucoup à aimer et être aimée. Quelquefois, elle portait des minijupes afin de séduire les jeunes gens de son âge et, pourquoi pas, les hommes mûrs. Elle seule savait à quoi s'en tenir sur le résultat.

Après avoir vu ces lettres de Capitoline, elles se demandèrent : « Comment une fille aussi laide qu'un corbeau, peut-elle avoir plus de copains que nous autres ? » Il faut se méfier. Après le repas de midi, ces filles vaniteuses décidèrent de sonder Capitoline pour connaître la stratégie qu'elle utilise pour séduire tant de garçons.

- Capitoline! Comment fais-tu pour t'accaparer de presque tous les garçons, alors que même les plus belles filles n'en ont pas autant? Demandèrent –elles d'un air moqueur.
- Méfiez-vous! Vous vous dites que vous êtes « belles », mais peut-être que vous avez une beauté qui n'attire personne.

Parmi ces lettres que possédait Capitoline figurait celle écrite par Miburo. Il la lui avait écrite le 14 Février, jour de la saint Valentin, fête dédiée aux amoureux. A cette date, les amants s'envoient des lettres et des fleurs pour se souhaiter une excellente fête.

*A ma chère amie Capitoline,*

*Je t'embrasse chaleureusement.*

*Le but de cette petite lettre, c'est de te rappeler que je t'aime à mourir.*

*Vraiment je t'aime éperdument.*

*Je pense à toi autant que tu penses à moi.*

*Souviens-toi du proverbe « l'oiseau est sur l'arbre mais son esprit est au sol. »*

*Tes yeux sont aussi beaux que les colombes. Tu es toute belle et tu n'a aucun défaut.*

*Tu es mon âme.*

*Je t'aime comme l'étoile aime le ciel ;*

*Comme le poisson aime la mer.*

*Et si tu ne m'épouses pas je ne me marierai jamais.*

*Tu sais bien qu'où tu mourras je mourrai.*

*Mon unique passe-temps.*

*Ma seule joie.*

*Excellente fête de saint valentin.*

*Je t'embrasse encore une fois chaleureusement.*

*C'était ton bien aimé Miburo.*

Malheureusement, cette lettre avait été vue par Rénilde, l'une des camarades de classe de Capitoline. D'ailleurs, au dortoir, elles partageaient le même lit.

De plus, la famille de Rénilde était voisine de celle de Miburo. Après avoir vu cette lettre, Rénilde mit tout en œuvre pour la voler à Capitoline. Miburo était un agent informaticien de la commune de GITEGA. Il y travaillait depuis cinq ans. Il avait terminé ses études à l'école technique de KAMENGE, en informatique d'opérateur. Pour lui, la vie était belle à telle enseigne que tous les soirs, après le travail, il passait par le bar « KUKAYAGA » pour se rafraîchir. Il était encore célibataire.

Rénilde, sa voisine, connaissait bien son caractère. Ce qui fait qu'elle était étonnée d'entendre que Miburo pouvait tomber amoureux d'une laide comme Capitoline.

Pendant les grandes vacances, elle montra la lettre volée à Miburo. Elle voulait juste savoir si réellement il aimait Capitoline. Miburo protesta avec énergie. Il était choqué. Quelques jours après, la nouvelle parvint aux agents de la cité, y compris les camarades de Miburo. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'ils partageaient un verre au bar KUKAYAGA, ils commencèrent à le taquiner:

- Eh, Miburo, tu nous as caché la nouvelle du siècle! s'exclama MAGOGWA, son ami.
- Laquelle donc?
- Eh bien, pas mal de gens ici et là disent que tu es l'amant de Capitoline, la fille de l'E.N.F. GITEGA.
- Non, «my friend! », cela est impossible! C'est un mensonge grossier et grotesque ! Vous le savez ! Ce sont mes ennemis qui disent tout cela, puisqu'il y a même un adage français qui dit que «que tu sois ange ou démon, le monde aura toujours à dire». Ne vous en faites pas ! Je sais quoi faire.

Quelques mois plus tard dix garçons, provenant de milieux différents et dont Capitoline se proclamait amie, se rencontrèrent par hasard chez elle. Ils ne se connaissaient pas. Pendant que Capitoline se maquillait pour venir tenter de séduire au moins l'un d'eux, ces derniers commencèrent à converser. Ils se rendirent compte que leur visite avait un but commun ; dissuader Capitoline de continuer à s'autoproclamer leur amie.

On finit par découvrir que toutes les lettres avaient été écrites par Capitoline elle-même, en faisant apparaître les noms des différents jeunes issus de différents quartiers. C'était dans le but de montrer aux autres filles qu'elle aussi était considérée et courtisée. Comble de malchance, un jour Miburo croisa Capitoline. Il se mit immédiatement à l'invectiver, tout en lui montrant la lettre qu'il tenait à la main.

- Fille impolie, putois et putain, tu m'as déshonoré, et tout le monde le sait. Qui t'as dit que je t'aime ? N'as-tu pas honte ? Espèce de phacochère maudit de tous les dieux de l'univers!

Comme Capitoline savait ce qu'elle avait fait, elle resta bouche cousue. Miburo se mit à la gifler et à la tabasser sans pitié. Capitoline demanda pardon, mais Miburo ne voulait rien entendre. Humiliée, le visage en larmes, Capitoline battit en retraite.

Arrivée à la maison, elle se coucha dans l'obscurité, sans se déshabiller, le cœur plein d'amertume. Toute la nuit, elle ne ferma pas l'œil. Elle se tournait et se retournait, broyant du noir et submergée de honte.

Elle se demandait sans cesse : « Ma peine prendra-t-elle fin un jour ? Certes non ! » Elle en voulait à Imana qui lui causait tout ce mal puisqu'il l'avait créé fille et si moche. Ah, si au moins elle était un garçon.....

La vie est pleine d'obscurité ! Capitoline, désespérée, planifia le suicide par pendaison.

Mais avant de s'exécuter, elle laissa ce mot : « Chers parents, chers enseignants de l'E.N.F Gitega, je vois que c'est impossible de continuer à vivre sur cette terre où tout est éphémère et où personne ne m'aime. Adieu, soyez heureux.... !

**Texte 4<sup>ème</sup> de couverture :**

Depuis sa création jusqu'à nos jours, l'Université du Burundi a formé des milliers d'intellectuels dotés de compétences multiples et variées : des médecins, des architectes, des physiciens, des pédagogues, des hommes et femmes des lettres, etc.

A côté des travaux de recherche, pour la plupart de fin d'études, le Prix Littéraire Rumuri se présente comme l'unique cadre d'encouragement de la création littéraire et de détection des talents dans ce domaine, non seulement au sein de cette Université qui héberge une Faculté des Lettres et Sciences Humaines avec trois Départements de Littérature, mais aussi pour d'autres Universités publiques et privées basées au Burundi.

Le Prix littéraire Rumuri se donne la mission de continuer à promouvoir la culture d'excellence dans la jeunesse ainsi que l'amour de l'écriture. Ainsi le prix est actuellement organisé en français et en anglais. Il est décerné au sein de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines et on envisage, dans les éditions à venir, lancer une autre version en Kirundi.